

Le Monde

DES LIVRES

LITTÉRATURES

ESSAIS

VENDREDI 12 FÉVRIER 1999



EDITH WHARTON
Le Feuilleton
de Pierre Lepape
page II



LESLEY GLAISTER
page III



JUAN GOYTISOLO
page IV

DIOGÈNE LAËRCE
La Chronique
de Roger-Pol
Droit
page VI



NADINE FRESCO
page VII

**SAINTS ET PROPHÈTES
AU MOYEN ÂGE**

L'historien André Vauchez démontre comment la « sainteté » a été utilisée à des fins politiques par la papauté et les Etats naissants
page IX

« Je » est une inconnue

Trois récits composent ce curieux livre, ni roman ni recueil de nouvelles. Trois personnes – dont on ignore où elles sont et ce qu'elles font – se remémorent la fin de leur adolescence – entre seize et vingt ans –, quand elles ne savaient pas vraiment d'où elles venaient et encore moins où elles allaient. Ce sont trois personnages emblématiques de l'univers singulier de Modiano, anonymes et inoubliables, entre deux dérives, entre révolte et consentement, lointains et attentifs à la fois, étonnés et pourtant presque résignés, imprévisibles ou trop prévisibles, porteurs de sourdes angoisses nées des atrocités de l'Histoire du XX^e siècle, de lourds secrets de famille, d'événements indicibles, d'un passé inexplicable et qui « ne passe pas ».

Mais cette fois, le « je », la narration à la première personne chère à Patrick Modiano, est au féminin. « Je » est une inconnue, à tous les sens du mot. Et tout ce qui ferait l'histoire, l'anecdote, l'intrigue, dans un autre roman, est ici en creux : la Shoah, la guerre d'Algérie, l'exil, le meurtre, le sexe, le viol, les sectes. Le bizarre, l'incertain, la perte, le renoncement : voilà ce que traque Modiano depuis trente ans et près de trente livres, solitaire, étrange promeneur dans un Paris perdu, secret et bavard à la fois, beaucoup plus complexe que ne l'imaginent ceux qui célèbrent indéfiniment la « petite musique » de son style en croyant qu'il compose de jolies sonates décoratives. Subversif, Modiano ? Certainement, si on accepte de poser les questions qu'il laisse en suspens. Pourquoi les Français de cette seconde moitié du siècle, qui sont nés, comme lui, vers 1945, ne peuvent-ils pas se regarder ? Qui sont leurs pères et qu'ont-ils fait ? De quoi est-on comptable pour toujours ? Peut-on comprendre et revivre ? Peut-on oublier et survivre ? Peut-on s'enfuir et « vivre en fraude » ? Qu'est-ce que « se souvenir » ?

La trace, les identités floues, la mémoire trouée... Des inconnues portent à un point de perfection le jeu de Modiano avec ses obsessions. Comme dans *Du plus loin que*

l'oubli (1996), il s'agit d'emmener le lecteur à la recherche d'un moment de jeunesse. Comme dans *Dora Bruder* (1997), Modiano pourrait affirmer ici : « Si je n'étais pas là pour l'écrire, il n'y aurait plus aucune trace de cette inconnue. » Ce n'est pas la première fois qu'il s'en va du côté des jeunes filles perdues. Mais qu'il le fasse avec des narratrices change tout. Quand un homme prend le risque d'écrire au féminin, à la première personne, il en dit beaucoup plus long sur la manière dont il voit les femmes que lorsqu'il les fait décrire par un narrateur. Et il en dit plus encore sur ce qu'il pense des hommes.

La première inconnue, venue de Lyon à Paris, à dix-huit ans, après avoir raté un entretien d'embauche, alors qu'il lui faut absolument trouver du travail pour gagner son autonomie, rencontre un homme mystérieux, qui se fait appeler Guy Vincent. On est à la fin

Josyane Savigneau

des années 50 ou au tout début des années 60, pendant la guerre d'Algérie. « Guy », enfant de la Shoah qui a changé d'identité, est probablement « porteur de valises » pour le FLN. Il a des rendez-vous clandestins, parfois en Suisse. L'inconnue l'accompagne, mais n'est tenue au courant de rien. Un jour seulement elle entend son véritable patronyme, quand Modiano fait surgir dans le récit un Chardonne improbable qui dédicacerait, dans un hall d'hôtel, *Vivre à Madère*. Elle se laisse aller à cette drôle de vie avec Guy : « La nuit, dans la chambre de l'hôtel, il me posait des questions sur mon enfance et ma famille. Mais, comme lui, je brouillais les pistes. Je me disais qu'une fille aussi simple que moi, qui n'avait qu'un seul nom et qu'un seul prénom, et qui venait de Lyon, ne pouvait pas vraiment l'intéresser. »

Un lundi de novembre, lorsqu'elle arrive au rendez-vous, rue Frédéric-Bastiat, Guy n'est plus là. « Il n'y a plus personne », seulement plusieurs voitures noires devant l'hôtel et un groupe d'hommes sur le trottoir d'en face. Un Algérien qu'elle a déjà vu à Genève lui enjoint de partir : « Pour le moment, vous n'êtes qu'une jeune fille blonde NON IDENTIFIÉE. » Cette inconnue donne en conclusion de son aventure une des clefs du livre, la cohérence des trois histoires : « Des filles que l'on a repêchées dans les eaux de

la Saône ou de la Seine, on dit souvent qu'elles étaient inconnues ou non identifiées. Moi j'espère bien rester pour toujours. » C'est bien un roman de la noyade que Modiano construit, en trois chapitres sans autre lien entre eux que la sensation de l'inconnu. Que faire quand on a le sentiment de se noyer ? Chercher à se sauver ? Trouver quelque chose faisant office de bouée ? Ou bien laisser s'accomplir la disparition ?

La deuxième inconnue n'est pas blonde, mais tout aussi « non identifiée ». Elle est née à Annecy. Son père est mort quand elle avait trois ans et sa mère est « partie vivre avec un boucher des environs ». Elle n'est pas restée « en bons termes » avec elle. Sa vie se passe dans un pensionnat à la discipline particulièrement rigoureuse. Pendant les vacances, elle va chez sa tante, à Veyrier-du-Lac, et l'aide à faire le ménage dans les villas des environs. Un avocat parisien en villégiature lui trouve « la beauté du diable » : « Je ne savais pas ce que cela voulait dire et ça m'a fait peur. La même peur que lorsque j'avais entendu dire que mon père était une "tête brûlée". » Un jour, un fils de famille, militaire en permission (il faisait son service en Algérie), bourgeois dédaigneux vouant un amour excessif à sa mère, entraîne la jeune fille dans sa chambre, l'étreint avec plusieurs voitures noires devant l'hôtel et un groupe d'hommes sur sa table de nuit, *Comme le temps passe* : la pompeuse description, par Brasillach, d'une nuit d'amour, « fraternelle bataille ». Elle éclate de rire. Le garçon l'insulte et la chasse.

Après l'été, un dimanche, elle décide de ne pas rentrer au pensionnat. Commence le temps des petits boulots, les retrouvailles avec



La trace, les identités floues, la mémoire trouée... Trois jeunes filles anonymes se racontent à la première personne dans le nouveau livre de Patrick Modiano, qui porte le jeu avec ses obsessions à un point de perfection

Il n'y a évidemment pas de morale de l'histoire. Dans aucun des récits. Ce n'est pas dans la manière de Modiano, qui s'est toujours gardé de la démagogie. En revanche, les propos dérangeants, provocants, non conformes, ne lui sont pas étrangers, même s'ils ne sont jamais assésés. Il faut les lire, non pas entre les lignes, mais dans les détails. Ici, le « je » de ses inconnues lui permet d'exprimer une radicale hostilité aux attitudes de certains hommes, à cette complicité, cette grande « fraternité », cette homosexualité inaboutie qui dictent les comportements de quantité de soi-disant hétérosexuels. Dans ce livre, Modiano va le plus loin possible dans l'observation des relations humaines biaisées, dans la suggestion des dépossessions, des mensonges, des dévastations. Avec, plus que jamais, la délicate alliance de la violence et de l'élégance.

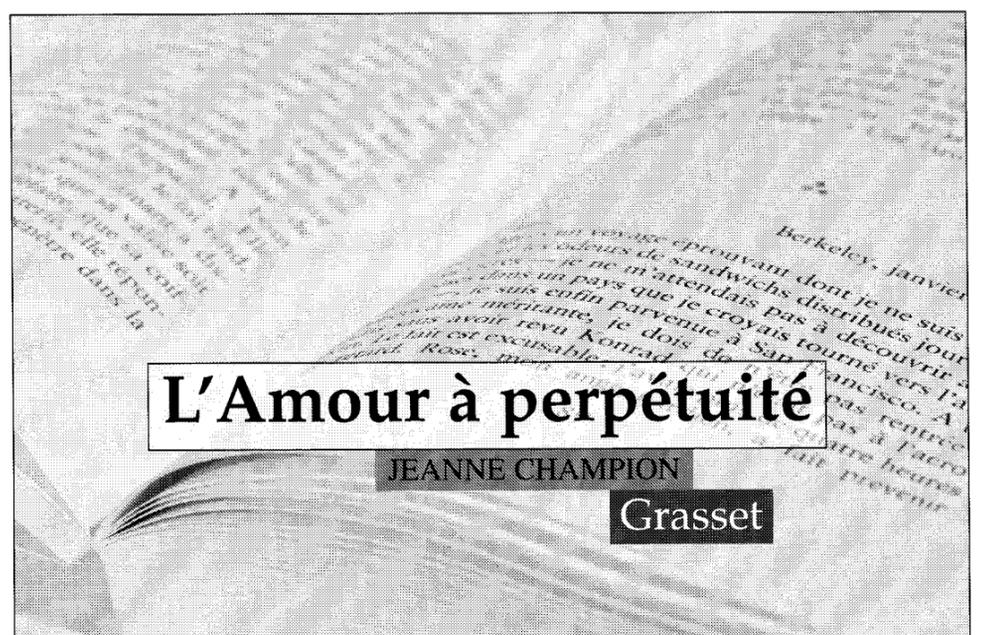
★ Signalons la sortie de *Pages pour Modiano*, d'Olivier Barrot, un bref texte d'hommage (Ed. du Rocher, 46 p., 69 F [10,52 €]). En librairie le 23 février.

DES INCONNUES
de Patrick Modiano.
Gallimard, 156 p., 95 F (14,48 €).

un ami du père, qui confie à l'inconnue quelques objets ayant appartenu à celui-ci. Parmi ces souvenirs de rien du tout, un revolver. Un soir où elle croyait aller faire du baby-sitting dans une famille pour laquelle elle avait déjà travaillé, elle se retrouve aux prises avec deux hommes bien décidés à s'amuser avec elle, à l'humilier, à la violer. Alors, elle saura s'en servir, du revolver.

L'abandon, la violence... il fallait bien que la troisième inconnue s'invente, elle, un refuge. Pour échapper à l'angoisse des chevaux qu'on mène aux abattoirs de Vaugirard, près desquels on lui a prêté un appartement. Pour oublier l'image

de René, avec lequel elle vivait à Londres, qui lui a « parlé de ce genre d'hommes pour qui les femmes n'existent pas ». Elle est celle des trois jeunes filles qui exprime le plus constamment son angoisse. Dans l'appartement, dans le métro vide. La peur devient panique dans le métro bondé, dans la foule des couloirs. Elle se sent en sécurité, furtivement, dans un café du 15^e arrondissement qui a ses habitués. Proie idéale pour ceux qui offrent du réconfort à coups de « travail sur soi », elle va se laisser attirer dans une secte, car « pour rompre sa solitude », pour apaiser sa terreur de vivre, « on est prête à accepter n'importe quoi »...





La femme pendule

LES DIEUX ARRIVENT (The Gods Arrive)

d'Edith Wharton.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Pavans.
Flammarion, 396 p., 130 F (19,81 €).

LES MŒURS FRANÇAISES (French Ways and their Meaning)

d'Edith Wharton.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Pavans.
Payot, 140 p., 95 F (14,48 €).

Jamais à court d'un sobriquet, son grand ami Henry James la surnommait « la femme pendule ». C'était le plus beau compliment qu'il pouvait lui adresser : quand tant de ses contemporains s'acagnardaient dans leurs certitudes nationalistes, politiques, esthétiques et morales, Edith Wharton choisissait l'aventure du mouvement, le risque du va-et-vient, l'inconfort du grand écart. Entre les Etats-Unis et l'Europe, entre la modernité et la tradition, entre la liberté et l'ordre, entre le désir d'être elle-même et la conscience d'appartenir corps et âme à une société. Wharton n'était pas une femme ni une romancière hésitante : elle allait hardiment d'un côté et de l'autre. Quand les contradictions ne peuvent pas se résoudre, il reste à en tirer des œuvres d'art, ce qu'elle fit.

Les dieux arrivent est le second volet d'un ensemble romanesque dont la première partie, *Sur les rives de l'Hudson*, a été traduite en France il y a trois ans par Jean Pavans (Flammarion). Publiés en 1929 et 1932, ce sont les derniers romans achevés d'Edith Wharton, avant sa mort en 1937. Ils n'ont pas très bonne réputation parmi les spécialistes, lesquels considèrent qu'après 1920 et *Le Temps de l'innocence* la romancière ne fit que se survivre. Ce qui est parfaitement injuste, sauf si l'on s'obstine à ne voir en Wharton que l'héritière de Henry James. Riche héritière, elle l'était en effet, de la caste huppée et gourmée de Park Avenue ; mais elle sut se libérer de cet héritage comme de celui de James : en l'ajustant à son propre désir.

Il est vrai pourtant que *Les dieux arrivent* est un roman construit de guingois. Prise entre ses deux héros, Halo Tarrant, la jeune femme mariée qui quitte tout – son mari coïncé, l'Amérique, la haute société new-yorkaise et les conventions sociales – pour suivre son amant en Europe, et l'amant en question, Vance Weston – jeune écrivain en proie à son génie –, Wharton n'est pas parvenue à trouver la juste ligne narrative. Au début du livre, le pendule oscille régulièrement entre les deux personnages et les deux thèmes du récit. Du côté de Halo, les conflits de l'amour et du déclassé, du dévouement total à l'être aimé et de la perte de soi-même ; la passion de la clarté morale opposée aux ambiguïtés de la situation matrimoniale, puis à l'abandon de son amant. Du côté de Vance, le conflit entre le sentiment amoureux, la paisible vie de couple et le besoin d'une exaltation sensuelle et mondaine capable de nourrir son inspiration.

La méthode Wharton n'a pas pris de ride : faire confiance à la surface, aux objets, aux habitudes, aux mœurs, aux paroles les plus banales, aux réflexes les moins conscients, pour atteindre les couches les plus profondes, historiques, sociales, culturelles qui commandent les comportements et guident les âmes

Dans la première partie du roman, Wharton fait chanter parfaitement les deux voix, et c'est admirable d'équilibre. Les deux amants cherchent fébrilement à faire la part de l'autre dans la manière de construire leur propre vie. Ils élaborent des compromis, dans la tendresse, dans la violence ou dans l'abnégation. Elle, magnifique d'intelligence, assez libre pour offrir sa liberté, trouvant sa joie dans l'épanouissement de son compagnon. Lui, infiniment plus fruste, balayant ses faiblesses et ses incertitudes au nom de la certitude de son génie. Instable, dévorant, anxieux et, pour tout dire, insupportable.

Puis le duo se désagrège. Vance, qui s'est peu à peu éloigné du foyer extraconjugal, le quitte tout à fait pour courir d'autres aventures, à Londres, puis aux Etats-Unis, laissant en plan sa trop parfaite amie. L'ennui est que Wharton nous emmène sur les pas de Vance, de ses désirs, de ses frustrations d'enfance, de sa recherche du succès, alors que Halo, depuis le début, nous intéressait bien davantage. C'était elle notre héroïne, si fine, si juste, si construite, et pas ce balourd égoïste et tumultueux, irrémédiablement confit dans son enfance. Avant les émouvants chapitres de la fin, nous ne la reverrons plus qu'épisodiquement, de plus en plus malheureuse, de plus en plus splendide de lucidité, de force d'âme et de poignante liberté. Et nous verrons, sans émotion aucune, Vance Weston sombrer dans l'impuissance créatrice, la facticité des engouements et

l'aveuglement de la possession. Edith Wharton échoue à nous rendre ce personnage attachant, elle ne l'aime pas assez ; le balancier romanesque s'est grippé, par manque de sympathie. Peut-être aussi parce qu'on nous a tellement rebattu les oreilles, depuis le romantisme, avec les affres de l'artiste, les tumultes de son âme, les désordres de son corps et les déraisonnements de son comportement qu'on n'éprouve plus guère à leur description qu'un vague dégoût ennuyé. Les génies, ces vieux bébés capricieux, ont fini de nous apitoyer. La virtuosité analytique d'Edith Wharton n'y peut rien.

L'intérêt pour l'intrigue faiblit donc, pendant une centaine de pages ; mais il est largement compensé par d'autres intérêts. A commencer par la richesse et la subtilité des comparaisons qui permet le cosmopolitisme d'Edith Wharton. Faisant voyager ses héros d'Espagne en France, puis en Angleterre, puis aux Etats-Unis, la romancière se livre, avec humour mais sans malveillance, à des études de milieu dont on s'étonne, soixante-dix ans plus tard, qu'elles conservent tant de justesse et d'acuité. La méthode Wharton n'a pas pris de ride. Elle consiste toujours à faire confiance à la surface, aux objets, aux habitudes, aux mœurs, aux paroles les plus banales, aux réflexes les moins conscients, pour atteindre les couches les plus profondes, historiques, sociales, culturelles qui commandent les comportements et guident les âmes. Les secrets moraux les mieux enfouis se mettent à parler à travers les maisons, les jardins, les fleurs, les peintures, les bibelots, les vêtements. Il n'y a jamais de décor chez Wharton, tout fait signe, tout fait code, tout fait loi. Etre libre, affirme cette femme qui s'est bien battue pour sa liberté, ce n'est pas transgresser la loi, mais en connaître les fondements et les ressorts. Les sciences sociales d'aujourd'hui ne disent pas autre chose ; Edith Wharton le dit mieux, elle en fait la respiration de sa prose. *Les dieux arrivent* est un âpre et lumineux traité de lucidité.

Les Mœurs françaises (et comment les comprendre), écrit en 1918, est destiné aux troupes américaines fraîchement débarquées en France. C'est une trousse d'urgence à l'intention des visiteurs venus du Nouveau Monde, un vade-mecum ethnographique. Edith Wharton connaît trop bien les deux parties, la France et l'Amérique, ses deux patries, pour ne pas mesurer le fossé d'incompréhension qui les sépare. Et puis, Henry James est mort à Londres en 1915, quelques mois après avoir obtenu la nationalité britannique. Il

est mort découragé d'avoir eu raison : cette haute civilisation européenne dont toute son œuvre avait fait l'apologie venait, comme il l'annonçait aussi, de crever sa surface et de libérer l'immense fond de bestialité que des siècles de « savoir-vivre » avaient refoulé. Est-ce qu'en fin de compte tout ne se valait pas, tout ne devait-il pas retourner à la brutalité de la forêt primitive : la sauvagerie naïveté inculte des Américains comme l'harmonieuse et rigide construction édifiée pendant des siècles par la vieille Europe ? James suffoque, moralement et spirituellement, au point d'abandonner les deux romans qu'il projetait d'écrire, *La Tour d'Ivoire* et *Le Sens du passé*. Pas Wharton : elle refuse de désespérer. Quand la lumière s'éteint, elle allume sa bougie.

La bougie ne s'appelle pas la France, mais les Français. Tels qu'ils sont, qu'ils vivent, qu'ils agissent, en 1918. Vus de loin, vus d'Amérique, ils sont comme les autres habitants du Vieux Continent : vieux, précisément ; vidés de leur sang, épuisés, n'ayant plus à proposer au monde que les trophées brisés de leur gloire passée : l'art, la culture, le temps de vivre, le goût, la conversation, la lenteur. Des valeurs mortes ? Des refuges douillets pour les intellectuels et les privilégiés, comme elle ? Les marques d'une humanité adulte, réplique Wharton.

Sa leçon des choses françaises à l'usage des Américains n'a rien d'une apologie. Edith Wharton, qui est installée dans notre pays depuis le début du siècle, en connaît les travers, les scléroses, les prudences extrêmes. Elle en souligne le profond conservatisme, lequel l'oblige, de temps à autre, à faire des révolutions. Elle remarque, à juste titre, que, malgré les discours, le goût de la liberté y est beaucoup moins vif que la passion vétéraliste et jalouse de l'égalité. Elle constate l'avarice, la médiocrité de l'esprit d'entreprise, le poids des coutumes, l'indifférence aux autres. Mais les Français, malgré cela ou à cause de cela, possèdent un secret dont le monde entier, à commencer par l'Amérique, devrait apprendre à profiter : ils savent vivre, c'est-à-dire « appliquer à la vie quotidienne les mêmes règles qu'à la création artistique » : le même labeur, le même ascétisme, le même désintéressement et la même sensibilité consciente au plaisir. Et le rôle joué par les femmes dans les foyers français n'est pas étranger, dit-elle, à l'éclat incomparable de cette civilisation.

L'analyse est belle, même si les considérations sur la psychologie des peuples ont passablement jauni. On se demande seulement si ces observations sur « l'éternel français » pourraient encore s'appliquer à la France de la fin du siècle : « On est forcé de conclure que tant qu'enrichir la vie sera plus important que la préserver, tant que la culture sera supérieure à l'efficacité financière, tant que la poésie et l'imagination et la courtoisie seront des éléments de civilisation plus précieux et plus élevés que le téléphone ou la plomberie, tant que la vérité sera plus tonifiante que l'hypocrisie et l'esprit plus sain que la sottise, alors la France restera une nation plus grande que celles qui n'ont pas ses idéaux. »

Taillé dans l'acier de la vertu

Il en est chez Balzac comme chez quelques cinéastes français du type Chabrol : les seconds rôles y sont souvent aussi bien dessinés, aussi intéressants, parfois même plus intéressants que les têtes d'affiche. Il n'est d'ailleurs pas interdit de préférer parfois aux vedettes certaines figures secondaires... Le maréchal Hulot, par exemple. Ce personnage occupe cependant deux fois une position-clé dans *La Comédie humaine* : lorsqu'il réprime, au nom de la République, l'insurrection catholique et royaliste de l'Ouest ; quand il sauve l'honneur de sa famille, sali entre autres par les voleries en Oranie de son frère cadet, le baron Hulot, intendant général des armées françaises.

les plumes royales de la pairie après avoir débuté dans les spartiates troupes révolutionnaires.

Inspiré à Balzac par ces soldats de la Révolution et de l'Empire qui, tels les maréchaux Davout, Victor, Soult, Sébastiani ou Bugeaud, se rallièrent ensuite, sinon toujours aux Bourbons, du moins aux Bourbons-Orléans, le colonel Hulot, des grenadiers de la garde impériale, a été fait comte de Forzheim par Napoléon sur le champ de bataille en 1809, et maréchal de France par Louis-Philippe. Dans la réalité, il a existé un général Hulot qui joua un rôle trouble en Normandie lorsque Charles X en 1830 emporta en exil, selon le légitimiste Balzac, « la fortune de la France ». Le dignitaire au bâton étoilé personnifie ces Français de 1789 qui estimèrent que leur devoir était de « servir la France », sans trop se soucier de son régime politique. Hulot, à l'instar de Davout, y parvint sans trop se salir les mains. L'habileté se met donc par-dessus le service du bien, à en croire le Balzac des *Chouans* et de *La Cousine Bette*. Sans doute le maréchal-comte a-t-il eu aussi pas mal de chance – dont celle *in fine* de disparaître au moment où il allait renoncer à son proverbial célibat et tomber entre les pattes peu recommandables de la cousine Bette ; laquelle, soudain stendhalienne, se mirait déjà dans une glace du « magnifique hôtel » de l'officier, « rue du Mont-Parnasse », en répétant : « Je suis la maréchale Hulot ! », joli titre pour couvrir des noirceurs...



Figures de la comédie

MARÉCHAL HULOT

Né en 1766, mort en 1841.
Militaire de carrière, vingt-sept fois blessé, la dernière fois à Waterloo. Il apparaît dans *La Cousine Bette*, *Les Chouans*, *La Vieille Fille* et *La Muse du département*.

L.A. BISSONNIER-PARIS, MAISON DE BALZAC

Encore assez vert à plus de soixante-dix ans pour songer à épouser la cousine Bette, dont il ignore les intrigues ayant favorisé les coûteuses débauches du baron, le vieil officier, une fois remboursées les sommes détournées, ne survivra pas au coup de sang que lui a donné la découverte de la honte au cœur du clan familial. « Taillé dans l'acier de la vertu » (Roger Nimier, préface à *La Cousine Bette*, 1963), le maréchal sera donc également victime de ladite vertu. Sobre en tout, de « mœurs douces », « son bon sens lui tenant lieu d'esprit », le Hulot militaire est l'un des rares héros balzacien dans lesquels on cherche en vain un vice ou même un défaut grave, un calcul secret – si ce n'est sans doute un bon zeste de cet opportunisme politique qui lui permet de finir dans

fois au service du bien, à en croire le Balzac des *Chouans* et de *La Cousine Bette*. Sans doute le maréchal-comte a-t-il eu aussi pas mal de chance – dont celle *in fine* de disparaître au moment où il allait renoncer à son proverbial célibat et tomber entre les pattes peu recommandables de la cousine Bette ; laquelle, soudain stendhalienne, se mirait déjà dans une glace du « magnifique hôtel » de l'officier, « rue du Mont-Parnasse », en répétant : « Je suis la maréchale Hulot ! », joli titre pour couvrir des noirceurs...
Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

ROMANS POLICIERS

● par Michel Abescat

Le mal au cœur

CRÉANCE DE SANG (Blood Work)

de Michael Connelly.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Pépin.
Seuil Policiers, 460 p., 135 F (20,58 €).

L'histoire pourrait être banale. Une fille froidement abattue, pour une poignée de dollars, dans un supermarché. Présente, au mauvais moment, entre le voleur et le tiroir-caisse. Pas de quoi défrayer la chronique de la mort ordinaire à Los Angeles, Etats-Unis d'Amérique. Pas de quoi bouleverser non plus un ancien du FBI, spécialiste des tueurs en série, en convalescence après une greffe cardiaque. Sauf si le fil en question apprend brusquement que son cœur de rechange battait auparavant dans la poitrine de la fille assassinée. Et s'il apparaît bientôt que celle-ci n'a peut-être pas été tuée par hasard. Le fil est alors propulsé au premier rang de ceux auxquels le crime profite. Et l'histoire d'apparence banale prend un tour particulièrement diabolique.

Bien dans la manière de Michael Connelly, l'auteur du *Poète*, qui joue en virtuose des ficelles du polar traditionnel pour attacher ses lecteurs à leur fauteuil jusqu'au dernier rebondissement d'une intrigue particulièrement retorse. Et les entraîner dans les méandres vertigineux des rapports entre la victime, le flic et l'assassin. Michael Connelly joue avec une remarquable perversité du trouble de son héros, menacé dans son identité par cette présence étrangère au cœur de lui-même, culpabilisé par le bénéfice qu'il tire de la mort de cette jeune femme à laquelle il pense « devoir », quel qu'en soit le prix, la découverte de la vérité. Ce prix étant la nécessité d'approcher au plus près la personnalité de l'esprit machiavélique à l'œuvre derrière le piège qu'il entrevoit de plus en plus précisément. D'imaginer son raisonnement. De se mettre dans sa peau. D'investir son âme. Au risque d'y brûler la sienne.

De ce huis clos brûlant, Michael Connelly tire un nouveau portrait ébouriffant de Los Angeles « capitale de la violence aveugle ». En filigrane de cette histoire, apparemment refermée sur elle-même, c'est le chaos mental d'une Amérique déboussolée que *Créance de sang* met en lumière. Empêtrée dans sa culture et ses valeurs traditionnelles (à l'instar de son héros, convaincu de la présence du mal à l'œuvre dans ce monde, obsédé par l'idée de rédemption), hantée par la figure monstrueuse qu'elle a engendrée, celle du tueur psychopathe. Comme *Le Poète*, *Créance de sang* fait partie de ces romans que Michael Connelly entreprend d'écrire à intervalles réguliers, en manière de « respiration » aux aventures de son héros fétiche, Harry Bosch, qui constituent l'essentiel de son œuvre.

● KING SUCKERMAN, de George P. Pelecanos

Fusillade dans un drive-in. Violence crue. Montage rapide. Bobby Roy Claggett, un jeune Blanc passablement déjanté, gavé de cinoche et perdu dans les images, flingue le projectionniste en se calant pile poil sur la bande-son du film en cours de projection : la scène de règlement de comptes de *Black Caesar*, classique de la « blaxploitation ». Wilton Cooper, un tueur à gages, bien dans l'esprit des héros de ce cinéma du ghetto, l'engage aussitôt à ses côtés. L'action se situe à Washington, « Chocolate City », en 1976, à l'apogée de ces films écrits et interprétés par des Noirs que le gangsta rap et Quentin Tarantino ont remis au goût du jour. L'époque des cols pelle à tarte, des pantalons pattes d'eph' et des coiffures afro que George Pelecanos rend minutieusement, truffant son récit

et ses dialogues (remarquables) de références musicales et cinématographiques. Au cœur du livre, un film imaginaire agite tout le ghetto : *King Suckerman*. L'histoire d'un mac, qui commence de manière classique : « L'injustice de la vie du ghetto en particulier et l'Amerikkka en général font plonger dans le crime un frangin plutôt bon à la base. » Mais se détourne bientôt du scénario attendu, celui de la vengeance flamboyante exercée par le héros devenu justicier, pour montrer le destin tragique et pitoyable d'un homme écrasé et vaincu. Un destin à l'image des héros du livre de Pelecanos, qui revient, avec un recul de plus de vingt ans, sur la mythologie de l'époque. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Frédérique Pressmann, Editions de l'Olivier, « Soul Fiction », 308 p., 110 F [16,76 €].)

● COMBUSTION, de Patricia Cornwell

Bonne nouvelle ! Patricia Cornwell a retrouvé sa plume. La médiocrité de ses derniers livres laissait craindre un irrésistible naufrage. On l'imaginait engloutie dans la gestion de son image et de son succès, l'écriture à la chaîne pour la télévision ou la direction de sa PME economico-littéraire (elle emploie huit personnes à temps plein au sein de « Cornwell Enterprises »). Et la voilà qui renaît de ses cendres, avec ce dixième roman au titre français tout ce qu'il y a de flamant : *Combustion*. Lancée sur la piste d'un tueur diabolique qui prend soin de faire disparaître dans les flammes toute trace de ses méfaits, et notamment des corps effroyablement mutilés, Kay Scarpetta, son personnage favori, médecin légiste à Richmond, retrouve le chemin de la morgue. Et Cornwell la voie de ce qui fait incontestablement son succès. Cette mise en scène méticuleuse et fascinante des techniques de la police scientifique. Ces enquêtes à ras des corps, pour mieux plonger dans les plaies d'une société malade et convulsive. Cette façon de faire parler les morts et les victimes pour dire la nuit d'une Amérique aussi disloquée que les cadavres qui s'accumulent sur les tables à dissection de son héroïne. Cette manière singulière de doper ses récits au stress et à l'adrénaline, dans une vision de plus en plus paranoïaque du monde. *Combustion* est ainsi, à l'instar des meilleurs romans de l'auteur, une sorte de livre des morts toujours sur le qui-vive. Parfaitement glaçant. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Hélène Narbonne, Calmann-Lévy, 349 p., 129 F [19,66 €].)

● QUAND LA HAINE SERA MORTE, de Michel Leydier

Un carré de béton, quelque part en Seine Saint-Denis. Chloé, quinze ans, se fait violer par deux ados dans l'escalier de son immeuble. Casimir, qui l'aime secrètement, la venge en éliminant les coupables à coups de barre de fer. Fabien, seize ans, entame son énième séjour en centre spécialisé pour tenter de sortir de la prostitution. Cédric, dix ans, assiste au viol de sa mère, puis au meurtre de ses parents. A ce stade du roman, qui vire au martyrologe, le lecteur commence à s'interroger : pourquoi tant de haine dans un si petit livre ? Le monde bien sûr prend parfois des allures de roman noir, mais encore ? Quand le récit brusquement s'illumine, explose en bouffées lyriques, pour dire ce que pourrait être ce monde « quand la haine sera morte », quand cessera l'engrenage de la violence ou le même peut être alternativement bourreau et victime. Le lecteur reforme ce premier roman de Michel Leydier un peu interdit. Dans cet état qui suit, quelques secondes durant, le spectacle du funambule dansant sur la corde raide. (Flammarion, 189 p., 98 F [14,94 €].)

● LES CHEVALIERS DE L'OMBRE, de Claude Crusca

Claude Crusca mène son récit au galop de son imagination, insolite et baroque. Un jeune chercheur français, spécialiste de littérature médiévale, poursuit, en compagnie d'un lieutenant de Scotland Yard, un tueur en série qui sévit dans le sud de l'Angleterre. Un tueur fort original qui s'identifie à un héros arthurien et « pourfend ses victimes à coups de glaive, comme s'il se fût illustré dans un tournoi médiéval ». Du mystère, un entrecroisement de légendes millénaires et de folies très contemporaines, de l'aventure, de l'amour et de l'humour. De vrais personnages, tous blessés, en quête de leur propre Graal. *Les Chevaliers de l'ombre*, c'est tout le plaisir du feuilleton, servi par une plume joliment surannée. Le verbe est fleuri et le style ne manque ni de panache ni d'esprit. L'auteur, qui a vingt-six ans, a le sens du rythme et du récit. A suivre. (Editions Blanc, 34, Bd de Strasbourg 83000 Toulon, 275 p., 89 F [13,56 €].)

La texture de la souffrance

Autour du traumatisme enfoui d'un père, la Britannique Lesley Glaister tisse une histoire d'amour et de damnation, de rédemption et de pardon à l'atmosphère oppressante

FASTOCHE (Easy Peasy)
de Lesley Glaister.
Traduit de l'anglais
par Michelle Herpe-Voslinsky.
Ed. Liana Levi, 352 p.,
120 F (18,29 €).



LUC QUÉLIN POUR « LE MONDE »

« J'aime que le lecteur ressent physiquement mes ambiances... »

L'air de rien, avec sa fausse candeur et ses yeux aussi clairs que ses livres sont noirs, Lesley Glaister trace son chemin. Alors que sort en Angleterre son sixième roman (*Sheer Blue Bliss*), que son éditeur londonien, Bloomsbury, réédite à grand bruit trois de ses premiers titres – *Tu honoreras ton père*, *C'est la curiosité qui tue les chats* et *Eclipse partielle* (1) –, la presse anglaise dresse son portrait sur des pages entières et s'étonne qu'elle ne fasse encore les délices que d'un petit cercle d'inconditionnels.

Ce club d'initiés, pourtant, ne cesse de s'élargir, tant il est difficile, lorsqu'on s'y est risqué, de résister aux charmes dérangeants de Lesley Glaister. Baptisée par la critique reine du « roman gothique de banlieue », cette Britannique de quarante-trois ans, fervente lectrice de Lorrie Moore et d'Alice Munro, s'est fait une spécialité des intrigues aussi affûtées que les lames des couteaux de Sheffield où elle enseigne la littérature. Rien de spectaculaire, en apparence. Ses décors favoris sont ces zones grises et pavillonnaires où toutes les maisons se ressemblent. Ses protagonistes, des êtres aux dehors ternes ou insignifiants. Mais ses atmosphères – ah ! ses atmosphères – n'appartiennent qu'à elle... et vous saisissez jusqu'aux os. « *Ce qui m'intéresse, c'est la texture de la vie. Matières, odeurs, températures... j'aime que le lecteur ressent physiquement mes ambiances*, explique Lesley Glaister. *C'est pour quoi je pique les détails les plus frappants. Trois cartes postales sur un*

mur, une araignée dans un évier en disent plus long sur une cuisine que trois longues pages de description. »

Insécurité. Voilà le maître-mot, chez Lesley Glaister. L'auteur rafote de ces « choses enfouies, cadennées dans les greniers, enterrées au fond des jardins ». « *Je ne sais pas pourquoi, s'interroge-t-elle. C'est le pressentiment du danger sous la surface, l'instinct du désordre et de l'anarchie minant le fragile ordonnancement des choses.* » Jamais autant que dans *Fastoche*, ce malaise n'aura pesé si lourd. Jamais le climat n'aura été aussi oppressant, presque suffoquant. Sans doute parce que, avoue Lesley Glaister, les deux personnages principaux, le père et l'enfant, sont « *très semblables à mes souvenirs* ». Sans doute parce que ce livre est « *le plus autobiographique de tous* ».

Un père suicidé ; un rescapé emportant avec lui le terrible secret qui a brisé sa vie – la guerre, les Japonais, la torture... ; sa fille, Griselda, partant à la recherche de cet inconnu ; des cauchemars et des souvenirs de cauchemars ; le père hurlant et vomissant la nuit ; des réminiscences par bribes, des bruits d'eau dans la salle de bains, puis le silence ; une famille empêtrée dans ses tabous et sa répugnance à parler du passé ; une sœur vécue comme une rivale de tous les instants... c'est autour de ces thèmes que s'articule ce roman habilement construit sur des va-et-vient permanents entre l'enfance et l'âge adulte. « *Je voulais explorer l'idée de traumatisme*, explique Lesley Glaister. *J'ai toujours été fascinée par l'histoire de ces anciens combattants qui semblent mener*

une vie parfaitement normale après la guerre et se suppriment un beau jour, sans crier gare. Je voulais peindre cette souffrance étouffée du père qui se transmet comme en écho à ses enfants. Comme si tout ce que cet homme avait intériorisé, tu, caché... ressortait inmanquablement dans la conduite de sa fille. »

« *Et cette petite fille, c'était moi*, écrit Lesley Glaister. *L'enfant Griselda, l'enfant coupable, et sa culpabilité pesait lourd. Pire, elle faisait partie de moi.* » Comme un malheur n'arrive jamais seul, Griselda, peu après la mort de son père, comprend que son amie, Foxie, s'apprête à l'abandonner. Cette blessure sentimentale est prétexte à de superbes pages sur l'amour et l'attraction physique d'une femme pour une autre. Sur le désir lançant de fusion, de protection. Comme un contrepoint heureux à une irrémédiable souffrance : « *Je presse mon visage contre son dos, je touche son ventre, qui a glissé de côté dans le mouvement de gravité du sommeil. Je sens la chair de poule envahir sa peau quand mon froid la contamine, que je lui vole sa chaleur. Je remonte la main vers son sein et je sens le mamelon se froncer. Je rapproche mon corps. Si j'étais un homme, je la pénétrerais ainsi. Quelle sensation ce doit être pour un homme solitaire, qui a froid, de s'enfouir dans une femme.* »

Au fond, de quelle manière qu'on le lise, le roman de Lesley Glaister est une histoire d'amour et de damnation, de rédemption et de pardon. Une tentative perdue d'avance de s'approcher des êtres les plus inconnaissables, c'est-à-dire ceux qu'on aime. Dernière l'écriture simple et directe, c'est sans doute le livre le plus torturé de Lesley Glaister. C'est aussi le plus poignant.

FL. N.

(1) La Découverte, 1991, 1992 et 1996.

Les mirages de l'enfer

Polar métaphysique et vertiges de l'écriture, par le Turc Orhan Pamuk

LA VIE NOUVELLE (Yeni hayat)
d'Orhan Pamuk.
Traduit du turc
par Munevver Andac.
Gallimard, 312 p.,
130 F [19,81 €].

Comme dans *Le Livre noir*, éblouissante exploration des mythologies turques à travers les errances d'un homme dans les labyrinthes d'Istanbul, Orhan Pamuk lance son héros à la double recherche de la femme qu'il aime et de l'écrivain qu'il admire. Quête en abyme : le narrateur de *La Vie nouvelle* confesse avoir été bouleversé par la lecture d'un ouvrage dont l'auteur reste mystérieux, et la fille qu'il rencontre, perd, retrouve, repert est, elle, amoureuse d'un garçon qui, après avoir lu le même ouvrage, avait ressenti un trouble analogue, avait voulu changer de vie, et, depuis, s'est envolé. L'un des enjeux du roman réside dans cette ambiguïté : la force qui vous pousse vers d'inaccessibles paradis n'est-elle pas la même que celle qui vous entraîne vers l'enfer des mirages, et vous fait percevoir l'ombre menaçante de la mort ?

La Vie nouvelle s'est vendu à deux cent mille exemplaires en Turquie, et l'éditeur ottoman a été l'objet de nombreuses demandes de lecteurs qui voulaient connaître le titre du chef-d'œuvre initiatique autour duquel Orhan Pamuk avait imaginé la conversion de ses personnages. La réponse est dans le livre même de Pamuk, tant sous la forme d'une piroquette signifiante (lorsqu'il rend un hommage nostalgique à « La vie nouvelle », cette marque de caramels tuée par le goût immodéré d'Atatürk pour les pois chiches grillés et par l'obscurantisme d'une clique de terroristes ultra-nationalistes) que dans l'évocation de quelques titres dont se serait inspiré le responsable du fameux livre culte,

assassiné. Pamuk nous oriente donc vers Dante et sa *Vita Nova*, vers Ibn Arabi (« *Et je compris soudain que le chapitre écrit par le fils du cheik et le chapitre que j'avais lu en état de transe étaient les mêmes que le chapitre du livre que je suis en train d'écrire* »), vers Rilke qui avoua que l'Ange des *Elégies de Duino* est « *plus proche des anges de l'islam que des anges chrétiens.* »

Orhan Pamuk donne ailleurs une autre clé : « *Un bon livre, c'est un écrit qui tente de raconter les choses qui n'existent pas, de raconter une sorte d'absence ou de mort.* » *La Vie nouvelle* est un exercice littéraire, complexe et ambitieux, sur les pouvoirs de l'écrivain : imaginer la femme-lumière en face de laquelle son cœur ne lui « *obéirait jamais plus* », se projeter dans un univers qui lui permet d'appréhender l'illusion de l'amour et la mort, effleurer l'Ange qui évite de voir écraser « *nos âmes et nos corps* », vivre autre chose et revivre, ici-bas et là-haut, dans le réel et l'imaginaire, dans l'enfance perpétuelle et la magie du miroir, dans le vertige des échanges d'identité. En cherchant à rejoindre cet ailleurs auquel il doit sa métamorphose, à pénétrer dans le monde du livre qui l'a transfiguré, le héros de ce polar métaphysique parcourt une Turquie en proie aux violences et aux mutations, celle des minarets seldj ou kider et des vaches laitières à haut rendement, celle aussi des fanatiques et des islamistes anti-Coca-Cola.

Rythmé par les images (spectaculaires) des films américains et celles (irréelles) des films turcs hantés par le respect de la morale, son périple s'effectue en autocar, et accumule les carambolages sanglants, dont il sort toujours indemne, ressuscité d'entre les mortels, heureux fantôme.

Il a compris que le temps est une série d'accidents, détonateurs d'une vie nouvelle.

Jean-Luc Douin

L'Irlande entre duel et duo

Bâti comme un singulier thriller, le beau roman de Joseph O'Connor explore les déchirures de son pays et la possibilité du pardon

À L'IRLANDAISE (The Salesman)
de Joseph O'Connor.
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Isabelle D. Philippe.
Robert Laffont, « Pavillons »,
354 p., 139 F (21,19 €).

Traduit littéralement, le titre du roman de Joseph O'Connor aurait donné *Le Représentant de commerce*, ce qui ne fait évidemment pas une enseigne bien enivrante. En choisissant *A l'irlandaise*, l'éditeur a sans doute opté pour un frontispice plus séduisant, qui attire l'attention du lecteur sur un pays dont la littérature est en vogue et l'histoire un point sensible de l'imaginaire européen. Mais il se trouve aussi que cette nouvelle appellation reflète l'un des sens profonds de ce livre magnifique, œuvre d'un romancier au talent déjà sûr. Né à Dublin en 1963, frère de la chanteuse Sinéad O'Connor, Joseph O'Connor est sans doute l'une des voix les plus importantes de sa génération. Et son dernier roman, bâti à la manière d'un étrange thriller, renvoie formidablement aux déchirures intestines de son pays. Déjà, dans ses livres précédents, le romancier faisait la part belle à l'Irlande. Dans *Les Bons Chrétiens*, recueil de nouvelles paru en 1996 et même dans *Desperados* (1), un roman dont l'action propulsait pourtant un groupe d'Irlandais jusqu'au Nicaragua. L'écriture de Joseph O'Connor est de celles qui ne se fondent pas dans la masse : forte de multiples facettes, elle promène le lecteur sur un fil en le jetant tour à tour dans une atmosphère violente, tendre ou comique. *A l'irlandaise* offre une nouvelle démonstration de ce pouvoir, autour du personnage ambigu de Billy Sweeney.

Billy, la cinquantaine ou un peu moins, est donc représentant en antennes paraboliques à Dublin.

Dépositaire d'un matériel destiné à capter dans l'espace « *tous les genres d'inepties* », le personnage semble équipé d'une autre antenne, capable celle-là d'attirer les pères ennuis. Ancien alcoolique, émergé à grand-peine d'un divorce avec la femme qu'il adorait, l'homme fait son propre malheur avec une rage sans nom. Le roman s'ouvre par le procès des trois jeunes agresseurs de sa fille Maeve, plongée dans un coma profond un soir qu'elle tenait la caisse d'une station-service. L'un des accusés s'enfuit dès le premier jour du procès et le père se met à penser que justice ne sera jamais rendue à son enfant.

FACE-À-FACE

L'idée vient alors à Billy de rechercher lui-même ce Donal Quinn, ce « *vieux petit oiseau d'hiver* », dont émane « *une répugnante impression d'efficacité* ». Le récit de cette traque démarre comme une sorte de confession faite par le héros à sa fille inconsciente, une longue confidence destinée à elle seule. Récit traversé par des souvenirs anciens, du temps des premières amours, des premières amitiés, des déceptions, des trahisons, des lâchetés et de l'acharnement à détruire ce que l'on aime. Le tout sur fond de ce Dublin que le personnage sillonne en quête de son ennemi, traversant les banlieues ouvrières grises comme la suie, les pubs enfumés, les lieux abandonnés où règne la violence.

Fille martyre de la guerre civile, l'Irlande est omniprésente dans le roman de Joseph O'Connor, notamment à travers les chansons qui rythment le récit. Sur cette terre tiraillée entre l'histoire et la modernité marchent des flics, des procureurs, des petites gens, des prêtres, des assassins, des membres armés de l'IRA, tous hantés par le souvenir d'une guerre civile jamais vraiment éteinte. Paradoxalement,

pourtant, ce roman d'un violence difficile à soutenir porte aussi la possibilité du pardon. Après avoir trouvé Donal Quinn, Sweeney l'emmène jusque chez lui, dans un jardin isolé où il l'enferme à l'intérieur d'une volière désaffectée. Commence alors un face-à-face extraordinaire, où victime et bourreau rivalisent de cruauté, jusqu'à l'abolition complète de la hiérarchie qui sépare l'agresseur et l'agressé.

La lettre de Billy à sa fille se transforme, pour un temps, en un récit brutal d'où le « je » disparaît presque complètement. Comme si, dans cet épouvantable duel fratricide qui est aussi celui de la guerre civile, les combattants se fondaient en une seule entité souffrante, hurlante, couverte de plaies et d'excréments. La structure des phrases, dans ces passages-là, ou plutôt leur enchaînement, fait qu'il est parfois difficile de savoir si le narrateur parle de lui-même ou de Donal Quinn. Le rétablissement du « je » survient avec la paix armée qui marque la fin de la lutte, juste avant qu'une extraordinaire connivence ne commence à lier les deux hommes. Il y a là les morceaux les plus délicieusement drôles et tendres de ce roman, qui se distingue, entre autres, par la qualité de ses dialogues.

Installés dans une relation précaire et menacée – qui, d'ailleurs, finira de manière sanglante –, les protagonistes finissent par former une cellule qui pourrait être celle d'un vieux couple, ou d'un père et d'un fils adolescent. Tous les liens familiaux sont d'ailleurs explorés, dans ce roman où naissent de beaux personnages secondaires, eux aussi partie prenante du processus de pardon auquel pourrait incliner la douceur de l'air et de la lumière sur l'Irlande, si sensuellement évoquée.

Raphaëlle Rérolle

(1) Tous deux chez Phébus.

Le cauchemar de la lune

Conte fantastique et fable noire, le premier roman de Joseph Skibell démontre que la fiction n'est pas impossible pour parler de la Shoah

BÉNÉDICTION SUR LA LUNE (A Blessing on the Moon)
de Joseph Skibell.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Erika Abrams.
Mercure de France, 278 p.,
150 F (22,87 €).

Début des années 40 en Pologne. Au milieu d'une forêt, les habitants juifs d'un bourg important creusent leur tombe avant de s'écrouler sous les balles des tueurs. Haïm Skibelski, le notable qui dit je dans cette allégorie singulière et dévastatrice, et ses concitoyens sont tous morts. Le sont-ils vraiment ? Pas si certain. Voilà le narrateur qui surgit du charnier aux confins d'un espace surréel, soleil sombre, ciel rougi, ni paradis ni enfer, peut-être le seuil du « monde d'après ». Haïm (nom signifiant « vie » en hébreu) traversera des paysages oniriques, glacés et terrifiants, en compagnie de son rabbin métamorphosé en corbeau : décors de cendre où les hassids s'élèvent vers la lune et s'en emparent pour l'enfouir sous terre, où seule une enfant sait reconnaître le revenant, lui parler comme s'il était vivant, décors décrits avec l'acuité et la maîtrise d'un digne héritier de Kafka et de Poe. Le périple de Haïm Skibelski, parti de sa ville natale, aboutira à sa véritable mort sous la lumière bienveillante de la lune, qui reprendra enfin sa place sur la voûte du ciel grâce à sa bénédiction et à celle du rabbin, l'autre mort-vivant.

Les étapes de ce parcours se suivent et se répondent dans un univers déstabilisé et déstabilisant, selon la logique imposée par les distorsions de la réalité. Voilà donc, au début du voyage, Haïm revenu dans sa confortable demeure. Une famille polonaise occupe les lieux, mais seule Ola, une adolescente, sait reconnaître l'errant, dialoguer avec lui, l'aimer, maudire les

tueurs. Malade, elle mourra et Haïm reprendra sa marche vers nulle part. Après avoir échappé aux loupes affamés, il se retrouvera face à son meurtrier, un SS décapité qui hante les limbes lui aussi. S'instaura alors un dialogue hallucinant entre Haïm et la tête de l'Allemand. Elle lui donne du « Monsieur le Juif » après l'avoir injurié, afin de l'amadouer et le convaincre de retrouver son corps égaré. Peut-il y avoir un pardon après un crime monstrueux entre tous ?

Ce sera ensuite l'avancée de Haïm à travers la Pologne ravagée, jusqu'à la rencontre avec une armée d'ombres, d'autres suppliciés, parents et amis sortis, eux aussi, de la fosse commune. Ils arriveront tous dans les salons d'un luxueux palace dans les cuisines duquel se préparent d'énigmatiques cuissons, mais il s'agit là de l'antichambre du dernier voyage, celui sans retour. Haïm y retrouvera Esther, son épouse, leurs enfants et petits-enfants, ainsi qu'Ida, sa première femme, morte bien avant le désastre. Bientôt, la cohorte des fantômes embarquera sur le bateau qui les conduira vers le vrai « monde d'après », celui du silence, de la sérénité et de la lune retrouvée.

DÉBAT INACHEVÉ

Le débat autour de la représentation fictionnelle de la Shoah est loin d'être achevé. Depuis Adorno jusqu'à Lanzmann, qui donna la parole aux seuls survivants, la thèse qu'il ne pourrait y avoir de poésie ou de mise en spectacle de l'événement entre tous singulier, risque de devenir postulat. Si cette sacralisation laisse toujours champ libre à l'histoire et au témoin direct, aujourd'hui en voie de disparition, ces restrictions ne réduisent-elles pas le processus de la transmission ?

Bien sûr, la prolifération de certaines productions complaisantes banalise le mystère d'Auschwitz et

leur mièvrerie sert souvent d'argument à ceux qui considèrent que son importance demeure surévaluée. Les films de Benigni et de Spielberg notamment laissent un sentiment de malaise, car il reste impensable de concilier l'humour glauque de l'un et les bons sentiments de l'autre avec ce crime contre l'humanité, crime de l'humanité. Et pourtant, Adorno se trompait. Qu'en est-il du poète et de l'écrivain qui s'enhardissent, comme Paul Celan et Primo Levi, à restituer l'indicible ? Ces deux-là, d'autres encore, ont payé cette audace du prix de leur vie.

Joseph Skibell, l'auteur de *Bénédiction sur la lune*, est né il y a quarante ans, aux Etats-Unis, au sein d'une famille rescapée de Pologne. Ce jeune scénariste s'était promis de ressusciter la mémoire de son grand-père, Haïm Skibelski, et de ses proches parents disparus dans les camps d'extermination. Ce qui distingue ce roman météorique, cette fable noire, de l'immense littérature consacrée à la Shoah, c'est la sobriété d'une écriture en parfait accord, cependant, avec la stupéfiante imagination de l'auteur. En effet, depuis *Le Sang du ciel* de Piotr Rawicz (Gallimard, 1961) et *L'Oiseau bariolé* de Jerzy Kosinski (Flammarion, 1966) (1), jamais la Shoah n'avait inspiré de récit qui puisse plonger le lecteur dans des profondeurs aussi vertigineuses. Le souci du détail exact, réaliste, tout au long de ce conte fantastique – certains ne manqueraient pas de le trouver scandaleux –, la cohérence de l'univers cauchemardesque que Joseph Skibell a su recréer tout en évitant les pièges d'un esthétisme forcément superflu, situent *Bénédiction sur la lune*, son premier roman, parmi les chefs-d'œuvre de ces dernières décennies.

Edgar Reichmann

(1) Comme Paul Celan et Primo Levi, les deux écrivains se sont donné la mort.

Les batailles de Juan Goytisolo

« Voilà longtemps que vos romans sont tournés vers d'autres pays que le vôtre, l'Espagne, où vous ne vivez plus. Pourquoi cet intérêt pour le monde arabe ?

— Chaque écrivain doit considérer sa culture à la lumière d'autres cultures, qui lui permettent de voir ses défaillances : la littérature espagnole était refermée sur elle-même. La vitalité d'une culture repose sur sa capacité à connaître les autres, sur sa curiosité. Au Moyen Âge, Tolède était le centre de la culture mondiale, grâce aux pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle. Quand, au nom du dogme catholique et avec l'Inquisition, s'est développée une conception très restrictive de l'identité nationale, l'Espagne est devenue un désert culturel, à la fin du XVII^e siècle. Cela paraît invraisemblable, mais je suis le premier écrivain (je ne parle pas des arabes bien entendu) qui ait appris l'arabe depuis l'archiprêtre du XIV^e siècle dont je parle dans mon roman *Makbara* (Seuil, 1982). Or il y a quatre mille mots d'origine arabe dans la langue espagnole.

» Après mon long séjour à Paris, mes années d'enseignement aux États-Unis et maintenant ma vie à Marrakech, j'étais en tout autre échelle de valeurs. Je construis ce que j'ai appelé *L'Arbre de la littérature*, dans mon essai du même nom (Fayard, 1990) ou dans *La Forêt de l'écriture* (Fayard, 1997) : je me cherche des ancêtres. Eliot a dit : « Un écrivain ne doit pas écrire pour ses contemporains, mais pour les morts. » Chacun de mes livres est un hommage aux écrivains du passé essentiels à mes yeux. *Les Vertus de l'oiseau solitaire* (Fayard, 1990) est tourné vers saint Jean de la Croix, *Paysages après la bataille* (Fayard, 1985) vers le Flaubert de *Bouvard et Pécuchet*, c'est-à-dire le lecteur de Cervantes. *Etat de siège* (lire la critique ci-dessous) est aussi un hommage à Cervantes. Une critique espagnole a résumé ce roman par la formule : « Cervantes, prisonnier de Sarajevo ». Elle est exacte.

— Quand vous êtes-vous préoccupé de la question yougoslave ?

— J'ai été trois fois à Sarajevo pendant le siège. En été 1993, j'ai écrit le *Cahier de Sarajevo* (Éditions de la Nuée bleue, 1993). Quand j'y suis retourné, en janvier 1994, j'ai trouvé une situation infiniment pire. Il y avait un froid terrible et des bombardements continuels. Seule la fiction pouvait rendre compte de la situation : j'ai alors eu l'idée d'un roman où le lecteur serait assiégré. J'ai voulu transposer le siège des intellectuels de Sarajevo dans le rapport même du lecteur au livre. C'est un labyrinthe : on croit trouver une sortie, mais on tombe sur une autre pièce. C'est l'idée du siège des sièges, qui est le titre original en espagnol (*El Sitio de los sitios*). Un système de cercles qui se circonscrivent. J'ai donc choisi la métaphore du siège du 2^e arrondissement, qui est l'arrondissement où je vis à Paris et où nous sommes en ce moment. Si en 1990 on avait annoncé aux habitants de Sarajevo ce qui les attendait, ils ne l'auraient pas cru. J'ai retrouvé Cervantes. Depuis *Don Julian* (Gallimard, 1971), je m'aperçois que, même de façon inconsciente, chaque fois que je fais un travail intérieur, Cervantes resurgit, parce qu'il a exploré la totalité du territoire romanesque. Il a introduit le doute. Jusqu'à Cervantes, la narration était affirmative : l'auteur racontait

Il a vécu à Paris et aux États-Unis, aujourd'hui au Maroc, mais sa véritable patrie est la langue espagnole, qu'il explore avec la liberté de l'exilé. Conversation avec l'écrivain autour de son dernier livre, que l'on pourrait résumer ainsi : « Cervantes, prisonnier de Sarajevo »

une histoire à laquelle le lecteur doit croire. Dans *Don Quichotte*, il y a un premier auteur qui, dans la préface, se présente comme le beau-père du livre. Il y a un deuxième auteur qui trouve le manuscrit arabe qu'il fait traduire. Il dit que la traduction est inexacte, si bien que le lecteur est perdu : il n'y a plus d'autorité. L'ambiguïté est essentielle, pour faire douter du récit.

— Un personnage a vos initiales, J. G., votre date de naissance, le 5 janvier 1931, votre sexualité, il est homosexuel. Vous vous impliquez personnellement, mais dans un environnement d'une grande violence. Que peut-on dire de soi-même quand on est un écrivain qui a déjà beaucoup publié ?

— Aucun des livres que j'ai écrits depuis trente ans n'a obéi à un plan préalable. Peu à peu, une forme s'impose. Ainsi *Etat de siège* est parti de quelques poèmes, ceux que je donne en appendice. Le livre s'écrit par lui-même. Ce renoncement à toute règle fixe est probablement ce qui me fait rencontrer toujours Cervantes sur ma route. C'est le récit d'un récit. Tout est inséré dans une structure ouverte où tout est relativisé. En effet, les poèmes de la *Zone sotadique*, qui sont une célébration de l'homosexualité, sont en même temps jugés de façon négative par le commandant. Un roman à thèse peut être contredit, le mien, non : tout est douteux. Au lecteur de se former son jugement. De la même manière, tous les narrateurs ont travaillé pour la bibliothèque de Sarajevo : ils essaient de reconstruire la parole détruite en dissemant des récits vrais et d'autres faux. D'une certaine façon, je suis dans la bibliothèque de Babel.

— Avez-vous des difficultés à prendre la parole autoritairement sur des problèmes politiques ?

— Je n'aime pas les discours univoques. Quand la vie entre dans la littérature, elle devient littérature. On ne peut pas avoir un discours autoritaire en littérature. Ce renoncement à l'autorité me donne une plus grande flexibilité pour parler de moi intimement, mais aussi d'une manière relative, incertaine. Mon livre suivant, *La Semaine du jardin*, titre emprunté à un projet de Cervantes inabouti, n'est pas signé de mon nom. Je présente le livre comme l'œuvre d'un cercle de lecteurs. L'un d'eux lance l'hypothèse que j'en serais l'auteur. Dans mes romans, je m'exprime de façon indirecte, ce qui ne veut pas dire que, dans un contexte plus politique, je ne puisse pas m'exprimer autrement. Le 2^e arrondissement permet une coexistence très pacifique entre des Juifs, des Arabes, des Kurdes, des Turcs, des Arméniens, des Pakistanais, des Indiens. Sarajevo avait des habitants d'origines et de religions diverses qui coexistaient. D'un seul coup, la paix a été détruite. J'ai voulu introduire une réflexion sur la façon dont le travail de la civilisation, qui consiste à faire vivre ensemble des êtres différents, peut être sapé par

un fondamentalisme religieux ou nationaliste.

— Comment jugez-vous l'Islam, vous qui vivez au Maroc ?

— L'Islam marocain est très ouvert. Il n'a rien à voir avec ce qui se passe en Arabie saoudite ou en Afghanistan. Je respecte ce qu'il y a de respectable dans la culture islamique. Il y a beaucoup d'éléments de tolérance et d'ouverture dans la société marrakchi où j'habite. Avec l'inévitable García Marquez et Borges, dont l'intérêt pour la culture arabe ne s'est jamais démenti, je suis l'écrivain de langue espagnole le plus traduit en arabe. L'intimité et la distance créent une situation de privilège. Les deux sont nécessaires. Comme j'ai beaucoup vécu dans des pays francophone ou anglophone, la langue espagnole a cessé d'être mon instrument de communication ordinaire. Elle est devenue la matière de mon travail et elle a pris une grande importance : la patrie authentique de l'exilé. En réintroduisant des termes anciens, je leur ai redonné leur vitalité. Si l'on n'écrit que dans le présent, on risque de disparaître avec le présent.

— Quoique cet adjectif ne vous convienne pas vraiment, vous considérez-vous comme européen ?

— Je ne le refuse pas littérairement. La caractéristique essentielle de la culture européenne est sa curiosité pour les autres cultures. Mais, d'un point de vue politique, en effet, l'Europe peut apparaître comme une fermeture au reste du monde. Ce qu'on appelle le « village global », c'est plutôt le « casino global ». Les biens, les marchandises circulent librement, pas les personnes.

— Le fait de vivre ailleurs ne vous donne-t-il pas une plus grande liberté par rapport au roman traditionnel ?

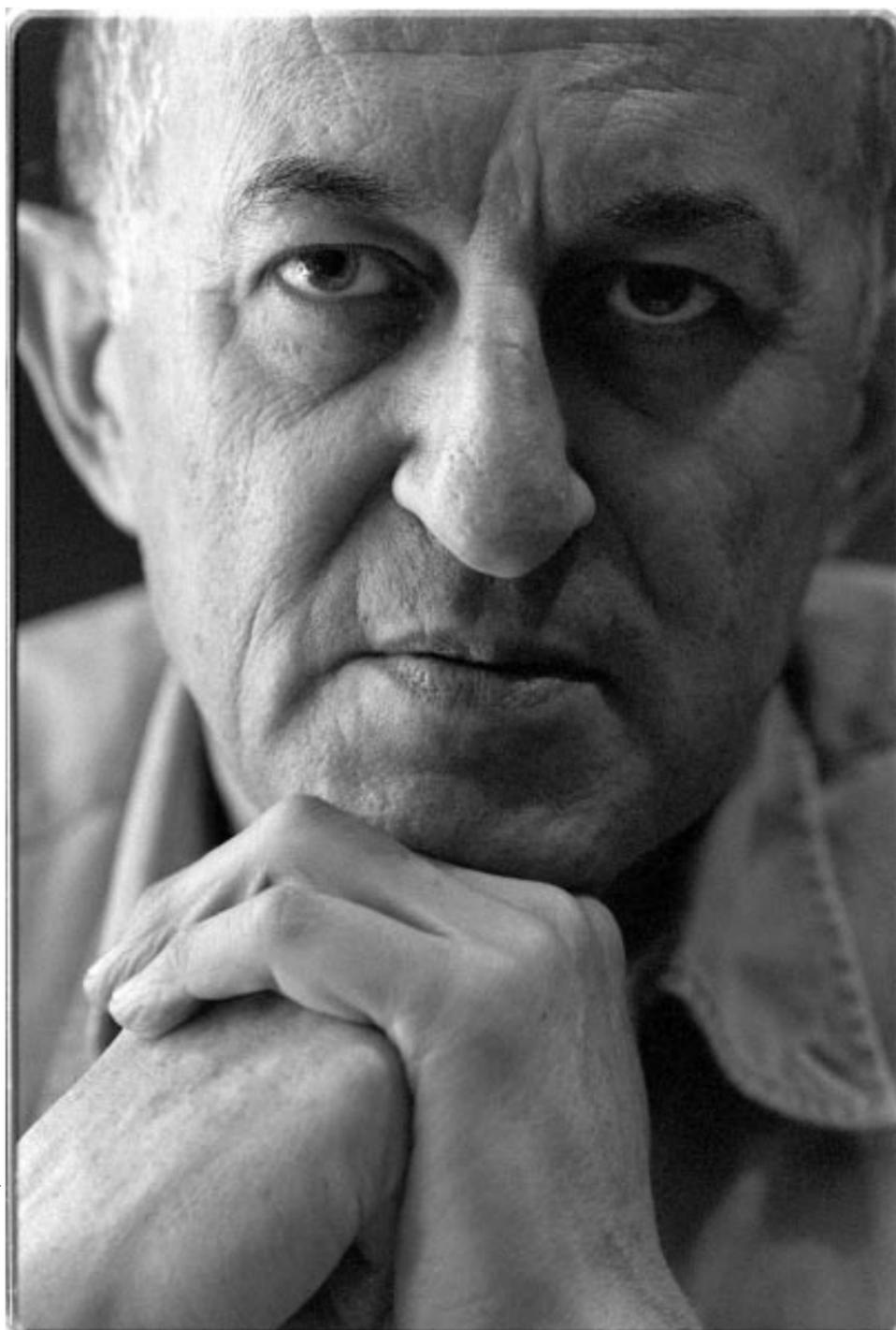
— Je n'ai jamais voulu faire une carrière littéraire. Je n'ai jamais voulu entrer à l'Académie. Je suis le seul écrivain espagnol un peu connu qui n'ait jamais eu de prix littéraire. Il n'y a que la communauté gitane qui m'ait donné un prix et j'en suis très fier. Je me situe dehors. Cela me donne une liberté de jugement que je n'aurais peut-être pas si j'étais plus attentif à ma carrière. Pendant deux siècles et demi, le problème essentiel de la littérature espagnole était la « pureté du sang ». 80 % des écrivains étaient descendants des juifs, qui étaient discriminés. Leur œuvre correspondait à une stratégie de défense pour exprimer leur marginalité. On peut résumer la situation en disant que l'essentiel de la littérature espagnole a été faite par des convertis, pendant que les Chrétiens s'employaient à pratiquer l'antisémitisme...

— Avez-vous des désaccords

ÉTAT DE SIÈGE
(El Sitio de los sitios)
de Juan Goytisolo.
Traduit de l'espagnol
par Aline Schulman.
Fayard, 190 p., 98 F (14,94 €).

Né en 1931, Juan Goytisolo a vécu son enfance en pleine guerre civile, et ses premiers livres sont marqués par ce climat d'angoisse et de révolte. Avec *Etat de siège*, il fait converger ses intérêts pour les bouleversements politiques (en l'occurrence la guerre de l'ex-Yougoslavie) et le prix que paient des êtres humains, à travers le siège de Sarajevo (qui n'est, ici, désignée que par son initiale S.), et pour les subtiles incertitudes de la fiction. Refusant le statut d'auteur péremptoire, sûr de sa perception du réel et du jugement qu'il porterait y apposer, il tente de définir une nouvelle fonction de l'auteur.

Le protagoniste, J. G., par conséquent lui aussi désigné par



RICARDO GUTIÉRREZ/EL PAÍS

tisme... Le problème du racisme était central. Les poètes s'attaquaient entre eux en se traitant de juifs et de sodomites. Même Quevedo insulte ainsi Gongora. Ce sont des préjugés très tenaces.

— Ces préjugés racistes ou moraux hantent-ils encore selon vous la littérature espagnole ?

— Jusqu'au franquisme, les préjugés étaient très forts. Les descendants des Juifs, des Noirs, des Arabes, des Indiens d'Amérique ne pouvaient pas étudier à l'Université jusqu'au début du XIX^e siècle et à l'Académie militaire de Tolède jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Il fallait montrer son certificat de pureté de sang. Pendant la guerre civile, les poèmes de propagande nationaliste sont imprégnés d'un antisémitisme répugnant. Mais chez les Républicains aussi, malheureusement, il y avait un racisme contre les « Moros », parce que Franco avait engagé des mercenaires marocains. La haine était admirablement répartie en fonction des intérêts politiques du moment...

— Avez-vous des désaccords

avec des intellectuels arabes autour de la question d'Israël ?

— J'ai une position très claire sur Israël. Je critique la politique extérieure d'Israël. Je dis toujours qu'il y a une légalité internationale qui se limite aux frontières d'avant 1967. Je suis pour la reconnaissance d'un Etat palestinien.

— Quels étaient vos liens avec Jean Genet, dont vous parlez dans *Les Royaumes déchirés* (Fayard, 1988) ?

— Nous parlions très peu littérature. Mais il a eu une grande influence morale. Il m'a fait abandonner la vanité littéraire que j'avais dans ma jeunesse, le besoin d'être au devant de la scène sociale, pour me concentrer sur ce qui est le plus authentique.

— Pouvez-vous parler du couple singulier que vous formiez avec votre femme, la romancière Monique Lange qui était, elle-même, une amie intime de Genet ?

— La mort de Monique, le 7 octobre 1996, a été le désastre de ma vie. Nous avons réussi à créer un rapport civilisé, fondé sur le respect

de la liberté de l'autre, avec immense compréhension mutuelle. C'était un écrivain de très grand talent. C'est Monique qui m'a fourni l'équilibre nécessaire à mon travail. Mes rapports essentiels, c'est avec elle que je les ai eus. Mais j'ai eu aussi ma vie.

— Si votre nom était prononcé pour le Nobel, quelle serait votre position ?

— C'est la dernière de mes préoccupations. »

Propos recueillis par
René de Ceccatty

★ Les premiers livres de Juan Goytisolo ont été traduits par Maurice-Edgar Coindreau, chez Gallimard. Depuis 1985, il paraît chez Fayard, souvent traduit par Aline Schulman. Outre les titres cités, signalons, parmi les vingt-quatre publiés : *Jeux de mains* (Gallimard, 1957), *Fiestas* (Gallimard, 1960), *Pièces d'identité* (Gallimard, 1968), *Juan sans terre* (Seuil, 1977), « Points » n° 255), *Chroniques sarrasines* (Fayard, 1985), *Barzakh* (Gallimard, 1994), *La Longue Vie des Marx* (Fayard, 1995).

Les miroirs de la réalité enfuie

leurs appartements, sentant sourdement en eux un mélange d'épouvante et de rébellion. N'est-ce pas leur cosmopolitisme et leur générosité d'accueil qui sont visés ? Le sentiment d'être injustement frappés ne va-t-il pas, inévitablement, aboutir à la recherche de boucs émissaires ? Leur sympathie pour les étrangers de tous les horizons ne va-t-elle pas se muer en haine ? Juan Goytisolo se sert du siège de Sarajevo pour réfléchir, par la soudaineté incongrue de l'événement réel et la métamorphose radicale d'une existence quotidienne, à ce qui menace la tranquillité occidentale.

Le roman, qui se présente comme une enquête à plusieurs entrées, est composé de miroirs qui élargissent la perspective, mais qui, comme dans le palais des glaces de *La Dame de Shanghai* d'Orson Welles, font disparaître le réel lui-même. « Le narrateur n'est pas fiable », commente le commandant à la lecture du livre qu'on est en train de lire, et semble tendre au

lecteur une succession de pièges dans lesquels il tombe inévitablement, avant de comprendre qu'il a mordu à l'hameçon et qu'il est parvenu là où on voulait le mener. »

Rêves, réminiscences de la guerre d'Espagne, considérations sur le roman, emprunts à la littérature policière, références à la culture antique et à la culture arabe, allusions nombreuses à la structure narrative du *Don Quichotte* — avec notamment un manuscrit arabe retrouvé — constituent la forme de ce roman qui, comme le dit l'écrivain de façon ironique et provocante, n'est pas écrit « selon les règles du genre, un produit présentable, digne d'être offert sur le marché ». Non, ce n'est pas un objet fabriqué. C'est beaucoup mieux : une matière poétique et politique, un dialogue passionné avec le lecteur, une réflexion sur l'intimité et sur l'engagement civil, avec la présence constante et vigilante d'une grande voix littéraire.

R. d. C.

LE TOUR DU MONDE

9, rue de la Pompe - 75116 Paris
Téléphone : 01 42 88 58 06
Télécopie : 01 42 88 40 57

120 000 livres épuisés
Listes thématiques sur demande

8 CATALOGUES PAR AN
Service gratuit sur demande

Les sillons de la mémoire

Autour d'un homme dépossédé, déraciné, Anne Guglielmetti trace au fil de phrases amples et denses les méandres d'une épopée de chair et de terre

LE DOMAINE
d'Anne Guglielmetti.
Actes Sud, 416 p., 148 F (22,56 €).

Disons-le d'emblée, pénétrer dans le quatrième roman d'Anne Guglielmetti n'est pas chose aisée (1). *Le Domaine*, comme tout paradis – même perdu –, se mérite. Y accéder réclame de la patience et surtout une disposition totale de l'esprit pour se laisser submerger par des phrases amples et denses; pour se laisser gagner par des images aux contours énigmatiques qui, peu à peu, révèlent le tracé ondoyant d'une épopée faite de chair, de terre et de mémoire. L'intrigue où tout se joue et se concentre sur un coin de terre normand. Plus qu'un décor, plus qu'un lieu où s'accrochent désespérément des hommes et des femmes, il est le révélateur de toutes les passions et destinées humaines. Les nombreuses références bibliques soulignent cette révélation.

Au point de départ, c'est un être brisé, déraciné que l'on découvre. Victime d'un infarctus, Roch est contraint de quitter ce domaine auquel il a consacré toute sa vie d'adulte. Dans l'obscurité de sa mémoire, il voit poindre un éclat. Fil fragile d'« une histoire oubliée et pourtant juste assez, ou alors juste ce qu'il faut, pour que l'enfant du commencement soit là » et que l'homme égaré puisse « tirer un trait, relier le germe ». Entre lui et le petit garçon qui avait laissé son destin au domaine d'Estère; entre lui et cette exploitation qu'il était parvenu, en trente ans de labeur et de lutte acharnés, à restaurer dans son unité originelle; entre lui et ce péché d'orgueil qui l'avait conduit à « insulter la terre » lorsque, devant le refus de vente des propriétaires, il avait, aux 100 hectares de do-



ADINE SAGALYNOPALE

Anne Guglielmetti, un « domaine » qui se mérite

maine « harmonieusement distribué entre les quatre points cardinaux, précisément délimité, un et néanmoins multiple », greffé une friche revêche et maligne. Là, il avait versé sa rancœur et sa rage – celles de n'être jamais le maître. Là, il avait laissé en désespoir de cause ses dernières forces.

A présent, contraint de tout abandonner, Roch va surtout as-

sister au pire : le démembrement du domaine. Alors que les fermages tombent sous la coupe de Marlin, agriculteur avide et sans scrupules, prêt à tout pour s'emparer des champs et pâturages, la ferme est reprise par Mathias. En fuite « d'une famille qui l'étouffe et d'une femme avec laquelle il ne partage plus que des silences », le jeune Parisien est vite fasciné par cet univers si étranger à lui-

même. Mais l'est-il vraiment, comme Roch semble le lui signifier ? Pour l'ancien fermier, sensible au moindre signe que la nature adresse à l'homme, la venue de Mathias n'est nullement le fruit du hasard. Il est, à ses yeux, celui qui peut sauver le domaine du dévoiement et du saccage. Aussi, après l'avoir « apprivoisé », va-t-il lui confier ce lien de mémoire par lequel il fut, en son temps, rattaché au lieu : l'histoire de la fille d'Estère. Un conte des origines où résonnent les mêmes déchirures, les mêmes passions, les mêmes brûlures de la convoitise. Ainsi, au destin de Roch répond, en un écho plus sombre et plus funeste, celui d'une femme qui, au début du siècle, a sacrifié sa jeunesse, son bonheur et celui de sa famille pour tenir entre ses mains 100 hectares de terre.

Suivant la trame de cette fresque, quelques heures de lecture viennent de s'écouler. Tour à tour sombres, lumineuses, denses et légères, fixées sur ce coin de terre imaginaire, elles ont suivi les sillons de vie qui y sont inscrits pour se couler dans les méandres d'un autre temps : celui de la mémoire. Là, entre les vivants et les morts, entre présent et passé, elles ont épousé les formes parfaites d'un récit jusqu'à conduire le lecteur au-delà de son terme. Car, comme victime d'un ultime sortilège lancé par la romancière, on se surprend, à l'instar de ses personnages, à ne plus vouloir quitter *Le Domaine*. A s'y accrocher pour prolonger la féerie et les accents poétiques du livre. Et surtout pour tenter de saisir, dans les replis secrets de ce texte, les liens mystérieux qui unissent depuis la nuit des temps les êtres à la terre.

Christine Rousseau

(1) *La Belle Italie* (1982), *L'Anniversaire* (1984) et *La Corne de corail* (1987), tous publiés chez Buchet-Chastel.

Fraternité volée

Dédié à son frère brisé, le livre le plus intime et le plus beau de Vénus Khoury-Ghata

UNE MAISON AU BORD DES LARMES
de Vénus Khoury-Ghata.
Balland, 140 p., 79 F (12,04 €).

Vénus Khoury-Ghata avait déjà évoqué son frère dans ses poèmes, ses romans. Mais c'est la première fois qu'elle lui consacre un livre entier, comme si le temps était arrivé pour elle de lui rendre, juste avant qu'il ne meure, un dernier hommage. A l'origine de tous ses souvenirs, il y a un assassinat : celui, moral, perpétré par le père sur le fils. Le père, entièrement sec, installant une terreur permanente dans la maison, a haï très tôt son fils, n'a cessé de le battre, durant toute l'enfance; quand il le ficelait à même le sol, tel une momie, il voulait moins le tuer que « l'enterrer vivant ». L'objet essentiel de sa haine est devenu l'écriture, la poésie dans laquelle le fils s'est enlisé; il se livrait, la nuit, à des perquisitions dans ses cahiers, ses brouillons.

Vénus Khoury-Ghata n'accorde aucune circonstance atténuante, aucun pardon à ce père; son portrait est net, définitif, glacé. Ce qu'elle décrit magnifiquement, avec une sorte de pitié désespérée, une complicité rétrospective, ce sont les pauvres défis de son frère, ses tentatives de résistance illuminée et vaine, sa manière royale et perdue de se prendre pour un Rimbaud levantin avant de croire qu'il pourra conquérir Paris. Il en reviendra consumé par l'héroïne, avant d'être déclaré irrécupérable « par trop de peurs, d'humiliations, de rejets de la part des siens » et d'être interné dans un asile des montagnes libanaises. Aucun effet, ici, non plus : Vénus Khoury-Ghata raconte simplement comment la lettre « R » a fini par disparaître du langage de son frère, comment il attrapait l'accent chinois sans s'être

rendu en Chine et comment, entre deux séances d'électrochocs, il s'imaginait être dans une station balnéaire ou une colonie de vacances...

Elles sont bouleversantes, les scènes où la mère lui rend visite, chaque mercredi, serrant son sac en faux croco tout contre elle, les lèvres bleues de souffrance « comme si elle avait mangé des mûres », muette d'impuissance devant ce veillard de trente ans, si pauvre en souvenirs et en repères. Ce qui saisit aussi, c'est la lucidité avec laquelle Vénus Khoury-Ghata analyse la relation à son frère. Elle ne cache pas qu'elle s'abstenait d'aller le voir parce qu'il était devenu, à ses yeux, un ange déchu, « un oiseau mutilé », qu'elle éprouvait une sorte de rage envers lui parce qu'il s'était trop vite, trop facilement brisé : « Un train en marche, voilà ce que tu es. Tu traverses les êtres et les lieux sans les retenir, sans les aimer », s'écrit-elle dans un accès de colère meurtrie.

Sa vie n'aura été qu'une revanche sur la relégation et la résignation hagarde de son frère. Parce qu'on le disait « esclave de ses sens », elle s'est appliquée à séduire sans se donner, s'est juré, pour échapper au théâtre inquisiteur, à l'enfer de préjugés du quartier natal et déshérité de Beyrouth qui ont, selon elle, accéléré la chute de Victor, de n'habiter que des palais, de n'adorer que les lumières d'un monde raffiné. Surtout, elle se reproche d'avoir volé la poésie à son frère, de s'en être emparée sans même l'en avertir : « N'ai-je pas écrit mon premier poème le jour où mon frère a cessé d'en écrire ? », avoue-t-elle. Ce remords qui hante toutes les pages, cette honte qu'elle confesse et que rien, sans doute, n'apaisera, font d'*Une maison au bord des larmes* son livre le plus intime, le plus grave et le plus beau à ce jour.

Jean-Noël Pancrazi

Livraisons

● **LA MAISON D'ALEXINA**, de Mehdi Charef
Mehdi Charef raconte une enfance trahie. Dans les années 60, Abou, fils d'immigré, est relégué dans une classe de rattrapage où il végète avec quatre camarades. Sous la férule fantaisiste d'un vieux maître alcoolique, les adolescents survivent, apeurés, enfermés dans leur mutisme. Abou découvre l'amour pour une camarade de classe et le dévouement d'une jeune psychologue. Alexina réussit à redresser ces êtres cassés, explorant avec doigté et une infinie patience l'horreur indicible qui a brisé leur vie. Mehdi Charef raconte avec des mots simples la solitude des enfants et celle des adultes qui puisent dans le don de soi des raisons d'exister. Un conte réaliste et une leçon d'espoir. (Mercure de France, 139 p., 80 F [12,19 €]) **H. Mn.**

● **GEAI**, de Christian Bobin
Qu'il séduise ou irrite, Christian Bobin continue à chercher l'« enchantement simple ». Son dernier récit commence comme un conte : Albain, un enfant de huit ans, poursuit un dialogue avec Geai, la morte du lac de Saint-Sixte, qu'il est seul à voir et entendre. C'est un enfant rêveur, qui préfère « ne pas entrer dans le monde et rester sur le seuil ». Sa sagesse de simple est de regarder, indéfiniment. Les années s'écoulent. Albain, paisiblement seul, passera, si la place n'était déjà prise par le vieux Patate, pour l'idiot du village : une joie sans cause, une paresse sans fond, « un goût pour les choses inutiles comme le violon ». En fait, ce Ravi aime tout, ce nonchalant a des talents. Vrai brocanteur, faux cambrioleur, génial réparateur de poupées, il trouve, contre toute attente, sa place parmi les autres, et même l'amour qui le délivre de l'heureux sortilège de Geai. (Gallimard, 110 p., 80 F [12,19 €]) **M. Pn.**

Le cavalier L'énarque et les étoiles fatigué

Le cinquième épisode des aventures de la tribu Malaussène inventée par Daniel Pennac

LES ANNÉES CAVALIÈRES (Journal 1966-1985)
de Jules Roy.
Albin Michel, 360 p., 150 F (22,86 €).

De lui, on a dit qu'il était « colérique » et « juste », « râleur » et « généreux ». On lui prêta tour à tour les prérogatives du héros et du séducteur. Pourtant cet homme d'action et d'honneur avoue souffrir d'une solitude et d'une incompréhension totales. Mais ce qui frappe, à la lecture de ce volume, c'est l'omniprésence de la mort. Fauchant ses amis – Maurice Clavel, Max-Pol Fouchet (en 1980), « La prochaine fois, ce sera moi » –, frappant ses fidèles compagnons (notamment Staline, son chat), elle le nargue : « Le visage ravagé que j'aperçois dans les miroirs, la photo de ce vieil homme au cou décharné et à la face profondément ravinée, c'est moi », écrit-il en 1975. Usé par l'écriture des cinq tomes des *Chevaux du soleil*, fatigué des batailles qu'il mène pour être lui, compris et reconnu, il semble n'éprouver de répit qu'auprès de son épouse Tania.

Plus encore que dans le premier tome (*Les Années déchirement*, Journal 1925-1965, voir « Le Monde des livres » du 10 avril 1998), Jules Roy se dévoile. Avec pudeur et dans la souffrance. Retiré sur sa colline de Vézelay, cet « homme de contradiction » n'est pas pour autant, à quatre-vingt onze ans, absent des affaires du monde. Déçu ? Peut-être. Lucide, certainement. C'est que l'ancien aviateur, tout en « courtisant » à deux reprises l'Académie française – il a en cela gardé sa fierté et son orgueil militaire –, se montre fatigué d'entretenir, pour y accéder, ces amitiés nécessaires. Jules Roy sort alors du rôle légendaire de l'écrivain « belle gueule, grande gueule » pour devenir plus humain, plus touchant peut-être.

Emilie Grangeray

AUX FRUITS DE LA PASSION
de Daniel Pennac.
Gallimard, 224 p., 98 F (14,94 €).

Malaussène, Cinquième. Depuis la formidable découverte de la tribu inventée par Daniel Pennac avec *Au bonheur des ogres*, Belleville a droit à sa geste, truculente et cocasse, terrible aussi puisque crimes effroyables et conspirations démoniaques font l'ordinaire de la famille Malaussène. Bouc émissaire de tous les drames humains, le héros-narrateur Benjamin fait une fois de plus figure de patriarche précoce et déprimé, sa lucidité à entrevoir le pire n'étant que très partiellement démentie dans ce nouvel épisode. Après les mauvaises surprises de *La Petite Marchande de prose* (1990) – le plus populaire mais le moins réussi des opus bellevois – et les retrouvailles, paresseuses mais attachantes, de *Monsieur Malaussène* (1995), Daniel Pennac a choisi de marier la sage et chaste Thérèse.

Cassandre de faubourg que consultant dans une caravane devant le Père-Lachaise les humbles et les puissants, la jeune sœur de Benjamin aime soudain un conseiller référendaire de première classe, le comte Marie-Colbert de Roberval. Pour Ben, le dilemme est cruel : peut-il abandonner sa sœur à un parfait inconnu dont le frère vient d'être retrouvé pendu, un descendant d'une lignée de délateurs courtisans et corrompus sorti de l'ENA (« Appelez-moi MC2, Benjamin, c'est ainsi que nous faisons à l'Ecole, entre camarades de promotion ») et qui tarde à impressionner les photos polaroid de Clara ?

On l'aura compris, Pennac retrouve ici une fois encore la veine de ces feuilletons aux rebondissements abracadabrants qui firent la loi du genre dans les journaux du XIX^e siècle. Est-ce un hasard du reste si cette aventure a fait l'objet

d'une prépublication durant l'été 1998 dans un hebdomadaire sous un titre proche (*La Passion selon Thérèse*) ? Cette fable contemporaine où la greffe de Saint-Philippe-du-Roule et des hôtels de la rue Quincampoix sur l'univers de Belleville permet d'épingler la vogue humanitariste, la tenue irréprochable du bar du Crillon et le marché des urnes funéraires (sans doute est-ce l'une des premières fois qu'on en indique les tarifs en euros) aurait pu s'appeler « L'Enarque et la Magicienne ». Le combat que s'y livrent le sens du merveilleux (la robe de mariée bleu nuit chargée de constellations célestes pour le mariage-désastre de Thérèse) et le brutal retour au sens des réalités (« les financiers ne comptent pas les étoiles ! », s'indigne Rachida, qui dénonce le rêve mensonger du *Petit Prince* de Saint-Ex) a certes l'épaisseur d'un scénario de bande dessinée.

Peut-on croire à cette pieuse obsession de « désinfecter un blason familial » malade de générations de bassesse et de trahison, à ce réjouissant jardin d'enfants réservé aux putassons (les rejetons des péripatéticiennes qui n'ont pas voulu renoncer aux fruits de leur passion), ou à cette cohorte de censeurs venant porter plainte contre un couple d'homos coupable d'avoir trop bruyamment défloré une vierge ? On est sans doute loin des excès magiques du *Mystérieux Docteur Cornélius* de Gustave Le Rouge ou de la poésie si subtile du petit monde de René Clair, mais il ne faudrait que peu de chose – éviter les clins d'œil faciles à l'actualité ou donner à certains dévoilements plus de consistance – pour qu'au sujet de la tribu Malaussène et de ses étourdissantes aventures on retrouve la naturelle indulgence qu'on met à suivre les tribulations insensées de l'Adèle Blanc-Sec de Tardi, autre héroïne guère « colonisable ».

Philippe-Jean Catinchi

Exclus du paradis

LES ANGES D'EN BAS
d'Elvire de Brissac.
Grasset, 178 p., 96 F (14,63 €).

Dédiées à Christiane Rochefort, ces sept nouvelles content à la manière métaphorique, mi-réaliste mi-insolite, chère à Elvire de Brissac, quelques histoires de « petits enfants du siècle », victimes de l'exclusion. Sur un fait divers, elle brode une fable où les anges d'aujourd'hui sont condamnés au martyre. Le premier de ses récits mêle la mythologie aux machiavélismes contemporains. Une princesse anglaise s'y laisse aller à quelques confidences, quelques émois, dont bénéficie un jeune beur, qui devra bientôt payer ce privilège. Il s'agit d'une version « branchée » de l'histoire de Diane Chasserresse : surprise au bain par Actéon, elle le transforme en cerf afin qu'il soit dévoré par ses chiens. Les chiens, ici, ont le visage de légionnaires, et précipitent le malheureux maghrébin par la porte du train d'enfer Paris-Marseille. Une pirouette nous apprend à l'issue du procès des assassins racistes que la dame, au regret de s'être abandonnée, avait une sœur qui « s'est tuée le 31 août 1997 dans le tunnel de l'Alma ».

Ailleurs, le diable et ses bourreaux ont les traits de M^{me} Bicotin, une vieille toupie ayant la phobie des homos, ou de Prosper, avec lequel Douce, la bonne Mauricienne, s'est mariée « sous le régime des bananes » et qui file avec tout ce qu'elle avait économisé en travaillant au noir pour pouvoir retourner au pays. Elvire de Brissac prend aussi sous son aile veufs, bébés, vieux retraités, victimes sans défense des intolérances quotidiennes. Elle signe en particulier quelques belles pages sur un hospice d'Issy-les-Moulineaux où « ça sent la pantoufle et l'éther ».

J.-L. D.

Le Monde



LES DEUX MAGOTS

Les rencontres du MONDE DES LIVRES aux DEUX MAGOTS

Le Monde des Livres vous invite à rencontrer des auteurs d'ouvrages dont il a rendu compte le jeudi 18 février de 17 heures à 19 heures

au café « LES DEUX MAGOTS »

6, place Saint-Germain-des-Prés - 75006 Paris

Réservation dans la mesure des places disponibles au 01.45.48.73.57

VIES ET DOCTRINES DES PHILOSOPHES ILLUSTRES

de Diogène Laërce.
Traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé. Introductions, traductions et notes de Jean-François Balaudé, Luc Brisson, Jacques Brunschwig, Tiziano Dorandi, Richard Goulet, Michel Narcy, avec la collaboration de Michel Patillon. Le Livre de poche, « La Pochothèque », 1 398 p., 145 F (22,1 €) jusqu'au 30 avril, 160 F (24,39 €) ensuite.

Comment ferait-on sans lui ? Otez Diogène Laërce de nos bibliothèques, l'Antiquité s'effondre. A tout le moins une large part de ce que nous savons des philosophes grecs. S'il avait disparu, presque plus rien ne subsisterait d'Epicure. Il constitue en effet la seule source qui nous ait transmis les lettres du philosophe à Hérodote, à Pythoclès, à Ménécée, autant de courts traités où le maître expose l'essentiel de sa doctrine. Sans Diogène Laërce, nous ignorerions les testaments de Platon ou d'Aristote, et bien des points de doctrine attribués aux plus grands comme à leurs épigones. Nous ne saurions rien des titres de centaines de traités perdus. Nous ne connaîtrions pas les noms de dizaines de philosophes de moyenne grandeur, qui lui seul nous a transmis. Bref, si ce texte prolixe n'avait pas eu la chance d'être recopié, sauvegardé, transmis de siècle en siècle, s'il avait péri comme tant d'autres, défait par l'usage des temps et l'oubli des hommes, ce que nous croyons savoir des philosophes antiques serait tout différent. Bien plus pauvre.

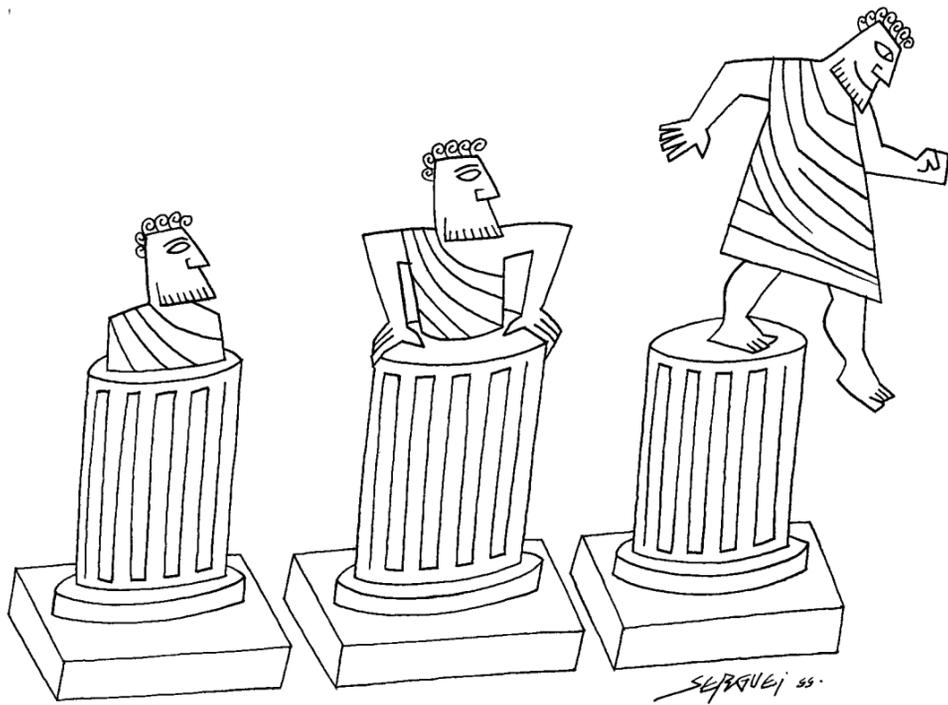
Mais il demeure là, toujours prêt à raconter une histoire, à citer un poème qu'il a lui-même composé, à graver une formule frappante, à juxtaposer, interminablement, doctrines et anecdotes, généalogies des pensées et affaires de famille. Sans doute n'était-il pas, en son temps, le

Diogène Laërce n'est pas un auteur parmi d'autres. Pour connaître les doctrines de l'Antiquité, il est souvent notre seule source. Cette mine d'informations, mais aussi d'histoires pittoresques et curieuses, est aujourd'hui restaurée. Indispensable

plus fin connaisseur des philosophes. Ni l'unique compilateur de leurs idées et gestes. On connaît en effet l'existence, ou quelques pages, de nombreux auteurs assez semblables, énumérant les écoles de philosophes, leurs chefs de file, leurs successeurs, classant leurs doctrines, rapportant de bons mots et de pittoresques traits. Mais, pour nous, il reste le seul. Aucun autre ouvrage de ce type n'a survécu, comme le sien, intégralement. Sa traversée des siècles a influé d'ailleurs sur la représentation de l'histoire de la philosophie. Montaigne a inscrit sur les poutres de sa « librairie » des formules empruntées à Diogène Laërce. Nietzsche a consacré une étude de philologie, en latin, aux sources de l'ouvrage. Cette mine historique, la voici restaurée, éclairée, accessible.

Le travail mené par Marie-Odile Goulet-Cazé et un ensemble de chercheurs du CNRS est admirable. A la vieille traduction fantaisiste et fautive de Genaille, qu'on réimprimait sans vergogne depuis 1933, se substitue un texte français exact, lisible. En attendant, pour les experts, la nouvelle édition du texte grec que prépare Tiziano Dorandi pour la collection Budé, c'est ce qu'on peut lire de mieux. Cha-

Le goût de l'anecdote



cun des dix livres est précédé d'une copieuse introduction et d'une bibliographie spécifique, et, surtout, des milliers de notes de bas de page expliquent les allusions et déjouent les pièges du texte. Sans ces précisions et références, les propos de Diogène Laërce demeureraient bien souvent opaques ou obscurs. Soulignons aussi que tant d'exactitude et de science neuve s'acquiescent, tout bonnement, pour le prix d'un livre courant. Grâce au format de poche, voilà directement la recherche scientifique au service de la vie culturelle accessible à tous.

On ne s'enthousiasmera pas au point d'oublier combien Diogène Laërce, tout indispensable et prolifique qu'il soit, est un esprit désordonné, ou moins selon nos critères. On le voit en effet changer de plan en cours de route,

suivre un autre ordre que celui qu'il vient d'annoncer. Il emboîte, dans le récit de la vie d'un maître, celui des vies de quelques-uns de ses disciples, ce qui ne contribue pas à clarifier le parcours. Il s'emmêle dans ses propres classifications. Le brave homme néglige de se relire, colle les unes aux autres les données dont il dispose, se soucie de l'ordre comme d'une guigne. Pis : il ne comprend pas toujours ce qu'il expose ou rapporte. Quand on peut comparer ce qu'il dit avec d'autres sources, comme au sujet de Platon, par exemple, on s'aperçoit qu'il déforme et ne saurait être considéré comme tout à fait fiable. Il y a pourtant, au sein de tous ces défauts, visibles et bien connus, un charme persistant, intact.

Tout simple est son ressort : ce qu'il aime, c'est la vie de ces gens

d'esprit. Il cherche les façons dont leurs pensées s'incarnent, les mots qui les révèlent, leurs gestes mémorables. Il traque leurs manières d'être, leurs tournures d'âme, autant que leurs traits et systèmes. C'est pourquoi il les suit à la cour des princes, au marché, à l'auberge, aux bains, à la palestra, à l'école, sur un bateau dans la tempête. Il aime particulièrement les voir mourir, savoir ce qu'ils ont dit à cet instant ultime, censé les révéler, les mettre à l'épreuve comme philosophes. Diogène Laërce s'emporte volontiers contre ceux qui n'endurent pas leurs derniers instants, hâtent leur fin, cessent de se nourrir. Mais il se fâche carrément contre les traîtres, les athées de toujours qui, soudain, implorent les dieux en trépassant, comme Bion de Borysthène, « sot qui voulait, en

échange d'une modeste offrande, que la divinité existe / comme si les dieux existaient quand il plaisait à Bion de le croire ».

On ne sait rien, paradoxalement, de ce Diogène, peut-être de la petite ville de Laërtès, qui fut si grand amateur de la vie des autres. Tout juste peut-on reconstituer, en raison des derniers auteurs qu'il mentionne, qu'il a dû vivre dans la première moitié du III^e siècle de notre ère. Mais on rencontre, à travers ces lignes qui ont survécu à tout, un bonhomme que possèdent le goût de l'anecdote, la passion du détail et le sens de la formule. Et l'on ne peut éprouver pour lui, tout brouillon et borné qu'il soit, cette fois, qu'une forme singulière de tendre gratitude. Que transmet-il en effet ? Des thèses et des démonstrations, des doctrines et des filiations ? Certes, mais pas seulement. Des informations essentielles, des données pour historiens ? Evidemment, mais cela ne suffit pas. Il a fait survivre, avant tout, des lambeaux de chair et des mouvements de corps. Des paroles pleines et des phrases singulières.

C'est par lui qu'on apprend d'abord que les philosophes ont des villes, des familles, des amours. Qu'ils se coltinent comme tous, et peut-être autrement, aux maladies, aux soucis d'argent, aux illusions de la gloire. Son goût de l'anecdote n'est pas un divertissement, une fuite dans l'inessentiel. Ni une manière de passer à côté de la philosophie. Il capte au contraire en trois mots ce qui condense une vie et vaut d'être gravé dans les mémoires. Enumérer ce qu'on lui doit serait sans fin. Un seul exemple. Sans lui, nous ne saurions presque rien de son homonyme, l'autre Diogène, le grand, le cynique. Nous n'aurions nul écho de ces répliques superbes : « Comme on lui demandait quel profit il avait retiré de la philosophie, il répondit : "A défaut d'autre chose, au moins celui d'être prêt à toute éventualité." Comme on lui demandait d'où il était, il répondit : "Je suis citoyen du monde." »

Les réserves d'humanité de l'ethnologie

Pascal Dibie oppose les errements des débuts de sa discipline à un « regard chaud », conscient de ses obligations à l'égard de l'Autre

LA PASSION DU REGARD

Essai contre les sciences froides de Pascal Dibie.
Ed. Métailié, 186 p., 99 F (15,09 €).

L'ethnologie naît des découvertes qui ont engendré, dès la fin du XV^e siècle, les explorations, les dominations, les violences exercées sur des peuples à la fois différents et vaincus. Elle n'en est pas coupable, ce n'est pas dans la connivence avec cette histoire-là qu'elle se forme, mais à partir des témoignages de ceux qui ont tenté de comprendre les autres réalisations de l'humanité. Ils préparaient à porter sur l'homme un autre regard. Lorsque l'ethnologie est nommée, constituée comme science, elle se trouve prise dans un nouveau contexte historique qui finira par altérer son image, celui du colonialisme moderne. Le temps des décolonisations sera celui de sa mise en accusation.

Le décor façonné par l'histoire s'efface, mais l'ethnologie, moins assuré de son droit d'être l'observateur et l'interprète de l'Autre, reste en situation d'inconfort intellectuel. Partagé entre « ici » et « là-bas », conduit à la pratique des regards croisés autant qu'à la mise en œuvre d'un savoir, l'ethnologie est constamment aux prises avec la diversité humaine, il ne cesse d'en découvrir la richesse et d'en connaître la vulnérabilité. De celle-là il fait la matière d'une science et l'éprouve d'une initiation personnelle, de celle-ci il reçoit l'impulsion qui le pousse à combattre les perversions du divers dont se nourrissent les idéologies de la discrimination et les racismes.

A sa façon, Pascal Dibie, ethnologue qui assume entièrement sa passion du regard et son refus des sciences froides, manifeste cette double exigence : d'un côté, le rap-

pel de la « complexité magnifique des hommes », de l'autre, la « défiance en l'homme », perversificateur de cette magnificence. Il expose son affirmation dans un bref essai où il refait le parcours d'une vie de recherche au travers de l'itinéraire d'une discipline dont il dénonce les ambiguïtés, en exaltant finalement la jubilation de la pratiquer et les « belles obsessions » qui en résultent. On se laisse emporter par la vigueur d'une écriture qui ne cache ni la difficulté d'être un « boiteux culturel », ni les effets de la subjectivité et les obligations que devrait imposer le commerce de l'Autre. Mais une fois la lecture achevée, on reste avec l'impression d'une science, l'ethnologie, qui se prête à des dérives néfastes lorsqu'elle se constitue, entretient la nostalgie des manières de vivre perdues lorsqu'elle est « raptivée » et se trouve soumise à l'épreuve de la surmodernité.

DES RACES AU RACISME

Plus que la vision propre à Pascal Dibie, c'est l'organisation même de son texte qui entraîne cette impression. Deux discours se succèdent, celui de l'éthique, du jugement porté sur les mauvais commencements, et celui qui illustre le recours au « regard chaud ».

Le premier restitue brièvement l'itinéraire connu, produit par chacun des auteurs qui ont recherché les origines et la généalogie de la discipline. Il conduit de « l'invention de l'Amérique », à partir du moment où Christophe Colomb découvre une humanité nouvelle et s'impose de « voir le plus » qu'il pourra, jusqu'à une première codification de l'observation scientifique des « peuples sauvages » par de Gérando, au début du XIX^e siècle. Dans ce parcours, la formation du regard scientifique est montrée, avec en arrière-plan l'évocation des violences destructrices imposées aux vaincus.

Une science qui observe, décrit,

effectue le recensement et tient les archives de la diversité humaine, une science qui classe et compare, puisque l'évolutionnisme dominant mène à la reconnaissance d'étapes ouvrant l'accès à la civilisation, celle de l'Occident. Sa logique introduit des coupures et des écarts. Une logique qui s'égare à deux moments, lorsqu'elle réduit la discipline à une ethnologie raciale, lorsqu'elle ignore les obstacles que lui opposent les dominations coloniales. Pascal Dibie dénonce avec force les conséquences de ces égarements, une anthropologie des races dont les racismes ont pu tirer argument afin de légitimer des politiques funestes, une ethnologie aveugle au contexte colonial, aux violences par lesquelles l'histoire du colonisé est arrêtée, niée. Il évoque le devoir de mémoire et l'obligation du jugement éthique, mais il laisse dans la discrétion l'évocation d'images plus lumineuses : celles des anthropologues qui épousent le monde de l'Autre ou qui contribuent à la dénonciation des racismes, à la critique participative du colonialisme.

L'illustration du « regard chaud », deuxième partie de l'essai, est apportée par une façon de promenade ethnologique dans notre univers de surmodernité. Pascal Dibie l'accomplit en deux temps deux mouvements. Dans une libre exploration de ce qui fut notre histoire de la cuisine avec ses traditions et ses rites, une exploration des savoirs locaux formés par notre « espèce cuisinière » et de ce qui se maintient encore de notre « intelligence des aliments ». Dans une flânerie en ville qui dénonce le trompe-l'œil et la banalisation, et recherche les « petits peuples », les « réserves d'humanité ». C'est de ces errances du regard que la jubilation de Pascal Dibie se nourrit ; la lente observation de l'ethnologue mène alors à la recherche des chemins de l'écriture.

Georges Balandier

Lacan entre Descartes et Freud

Le philosophe Jean-Marie Vaysse s'interroge sur les origines métaphysiques de la psychanalyse freudienne

L'INCONSCIENT DES MODERNES

de Jean-Marie Vaysse.
Gallimard, « NRF-Essais », 544 p., 160 F (24,39 €).

N'en déplaise aux pédants et aux cuistres, ce n'est pas une fois, mais deux, que la psychanalyse a été fondée : la première fois par Freud, la seconde par Lacan. Et n'en déplaise aux cagots, aux bigots et aux rustres, ce n'est pas Freud, mais bien Lacan qui a tiré, des découvertes psychanalytiques, les conséquences les plus décisives pour la philosophie.

Les philosophes, d'ailleurs, ne s'y sont pas trompés. Dès 1955, Heidegger, venu en Normandie pour participer au colloque organisé en son honneur à Cerisy-la-Salle, décidait de prolonger sa visite pour passer quelques jours en compagnie du psychanalyste français. Ce dernier nouait, dans les années suivantes, un dialogue amical avec Maurice Merleau-Ponty, Jean Hyppolite, Louis Althusser. Plus récemment, Jacques Derrida, Alain Badiou et Alain Juranville, en France, ainsi que, aux Etats-Unis, Stanley Cavell, ont compté parmi ses lecteurs : lecteurs critiques, parfois, mais attentifs, toujours.

Malheureusement, la psychanalyse ne suscite plus, aujourd'hui, les mêmes passions que dans les années 70. Cela ne veut pas dire que la puissance critique de cette forme de « pensée » (terme que je préfère, ici, à celui de « science ») se soit, au fil des ans, émoussée. Mais simplement que le public lit moins, que les psychanalystes écrivent plus mal, que les éditeurs somnolent, et que les philosophes se sont empressés, après la grande effervescence de 68, de renouer avec leurs vieilles habitudes spiritualistes. On appelle ça, paraît-il, le « retour du sujet ». Triste ren-

gain. Dans cette ambiance morose, une exception mérite d'être signalée : Jean-Marie Vaysse, professeur à l'université de Toulouse-Le Mirail, a eu le courage de consacrer un essai de cinq cents pages à l'histoire torturée, problématique et orageuse du concept d'inconscient – ou, plus exactement, de ses antécédents philosophiques depuis le début du XVII^e siècle. Vaste voyage dans le temps, avec visite obligatoire de quelques monuments qui ont pour nom Descartes, Pascal, Malebranche, Spinoza, Leibniz, Hume, Kant, Fichte, Schelling, Schopenhauer, Nietzsche, Husserl, Merleau-Ponty et Heidegger.

LA QUESTION DU SUJET

Ce n'est pas le genre de balade qu'on fait en un week-end, fleur à la boutonnière et Guide vert sous le bras. Mais, pourvu qu'il dispose d'un peu de temps, le pèlerin studieux ne regrettera pas ses efforts. Au cas, en effet, où il en aurait douté, Jean-Marie Vaysse le convaincra sans peine du fait que, dès le moment où, avec Descartes, la notion de « sujet » est devenue centrale pour les philosophes occidentaux, la question de ce que nous nommons aujourd'hui « psychisme inconscient » n'a plus cessé, elle non plus, de se poser. Davantage : cette question s'est, à partir de Schopenhauer, confondue avec l'énigme du sens de l'existence. « Inconscient » est alors devenu synonyme de « volonté », et « volonté », synonyme de « vie ». Là-dessus, arrive Freud. Médecin, adepte de la religion de la science, tendance « positiviste », Freud s'efforce de construire, du concept d'inconscient, une théorie plus rigoureuse que celle de Schopenhauer – et qui, en même temps, rende compte des faits dont, dans sa pratique thérapeutique, il est témoin.

Au cœur de cette théorie : une

réflexion sur la notion de « symptôme » (ou de « signe »), et sur le problème même de la « signification ». Ce n'est pas un hasard si, remarque Jean-Marie Vaysse après Michel Foucault, *L'Interprétation des rêves* paraît en 1900, la même année que les *Recherches logiques* de Husserl – deux livres qui, au seuil de notre siècle, font éclater ce qu'on appelle, depuis, la « crise de la représentation ». La véritable découverte de Freud n'est donc pas celle de l'inconscient, mais celle du fait que « l'inconscient est structuré comme un langage ». Il en résulte que le « sujet » lui-même n'est que l'effet d'une structure qui le dépasse, et que les prétentions de la conscience à exercer sa « royauté » sur l'esprit humain se trouvent à jamais balayées.

Est-ce à dire que la psychanalyse parviendra à nous débarrasser de cette « métaphysique du sujet », dont la philosophie, depuis Descartes, fait ses délices ? Il n'en est rien, et l'apport essentiel de Lacan est de montrer pourquoi : parce que la découverte freudienne s'inscrit elle-même, qu'elle le veuille ou non, à l'intérieur d'une conception du « sujet » comme « garant » de la vérité qui dérive en droite ligne de Descartes, la psychanalyse demeure, de toute nécessité, partiellement tributaire de cette « métaphysique » qu'elle entend dénoncer.

Cela ne l'empêche pas de contribuer à « déconstruire » cette dernière – ainsi que Lacan, et, sur un autre mode, Derrida, l'ont montré. On aurait tort, toutefois, d'attribuer à l'influence du seul Heidegger cette orientation « subversive » de la pensée lacanienne. Car l'influence philosophiquement la plus décisive qui se soit exercée sur Lacan n'a probablement pas été celle du « maître de Fribourg » mais, dès les années 30, celle d'un Russe de Paris qui s'appelait Alexandre Kojève.

Christian Delacampagne

Comment Paul Rassinier devint révisionniste

Pour l'historienne Nadine Fresco, la négation des chambres à gaz est un cancer de l'esprit librement contracté dans l'antisémitisme et qui se répand aujourd'hui sur Internet. Démonstration par la biographie de l'un de ses premiers propagateurs, Paul Rassinier

FABRICATION D'UN ANTISÉMITISME de Nadine Fresco. Seuil, « La Librairie du XX^e siècle », 595 p., 180 F (27,44 €).

Le témoin gênant devint un pestiféré lorsqu'on s'aperçut qu'il était inaccessible à l'intimidation et aux pressions. Qui prononce ainsi l'éloge funèbre de Paul Rassinier, en 1967 ? Maurice Bardèche, ami et beau-frère de Robert Brasillach. Inclinant à l'extrême droite avant la guerre, collaborateur de Je suis partout durant l'Occupation, tourné pro-nazi après, par fidélité, ressentiment, obstination. Nier que des chambres à gaz aient servi au génocide des juifs durant la seconde guerre mondiale était pour lui une nécessité. Il y sacrifia dès 1948, fondant, en France, ce noir dévoiement de l'esprit : le négationnisme.

Mais quelle a été sa genèse pour Paul Rassinier, militant communiste, puis oppositionnel de gauche, puis socialiste et pacifiste intégral, et néanmoins résistant, déporté, apportant ce crédit inespéré à la droite collaborationniste qui voulait survivre à l'épuration ? Alain Finkielkraut parlait, au sujet de Rassinier, dans *L'Avenir d'une négation* (Seuil, 1980), d'un « mouvement d'obstination, dont on ne peut tout à fait débrouiller l'énigme ». Charles Ronc sac avait sans doute raison de dire que « ce mystère n'a jamais pu être expliqué, sauf peut-être par la psychanalyse ou la psychiatrie ». C'est donc aux historiens qu'il revient, *volens volens* – comme l'avait commencé ici même Pierre Vidal-Naquet lorsque, en 1978, les thèses sur l'inexistence des chambres à gaz furent portées à la connaissance du grand public –, de travailler pour dissiper ce mystère autant qu'il est possible.

De Rassinier, était connu le portrait qu'il avait tiré de lui-même en militant pacifiste dévoué, portrait qui avait fini par se fixer, à l'extrême gauche comme à l'extrême droite (1). En lointain disciple de Schleiermacher, Nadine Fresco pense que la voie d'accès à la compréhension historique est la biographie individuelle. Elle a donc procédé à une longue et minutieuse recherche qui établit les faits et montre le mécanisme de mensonge et de révision systématique que cet instituteur affamé de reconnaissance a appliqué à sa propre vie, puis, par projection et déplacement, à l'histoire dans laquelle il fut un acteur de troisième plan.

Tout se joue pour lui dans le minuscule Territoire de Belfort, où il naît, en 1906, dans une famille qui va à la messe et vote à droite. Coïncé entre l'Alsace, la Franche-Comté et la Suisse, séculièrement déchiré par des antagonismes, les massacres, les famines, les occupations, lieu d'un siège héroïque en 1870-1871, le Territoire est celui, très militaire, très militant, du patriotisme. C'est là que Paul Rassinier voudra se faire reconnaître, au cours d'une vie qui fut une succession de gros échecs et de succès éphémères.

Le problème intime de Paul Rassinier est de se faire reconnaître d'abord d'un père qui lui préfère son cadet. Un père

Michel Contat

conservateur, grande gueule, qui écrit dans la presse catholique locale des articles mordants contre les radicaux. La mère est silencieuse. L'enfant apprend dans sa famille que la politique est un affrontement permanent avec les plus proches. Au catéchisme, on lui enseigne que la vengeance de Dieu poursuit les juifs qui ont outragé le Christ sur le Calvaire puis excité l'Empire contre les saints.

A l'école, il apprend d'une institutrice radicale la « religion de la patrie » de Jules Ferry. Il a huit ans à la déclaration de guerre, douze ans au moment de l'armistice. Les « atrocités allemandes » dont on lui a bourré le crâne, il apprend ensuite qu'elles étaient une exagération officielle. Opiniâtre à l'étude, il accepte le destin d'instituteur que son père lui a tracé.

L'adolescence le met en conflit avec ce père envahissant qui a réussi à se faire élire conseiller général sur une liste communiste pour laquelle ont voté les conservateurs, et qui abandonne vite son étiquette pour adhérer au parti socialiste SFIO. Il ne reste plus au fils qu'à adhérer au Parti communiste, particulièrement

Louis-Ferdinand Céline, le 8 novembre 1950, écrit à son ami Albert Paraz, qui a préfacé *Le Mensonge d'Ulysse*, où Paul Rassinier, ancien déporté, conteste les ouvrages d'autres déportés, ce qui va les faire tous deux passer en justice : « Son livre, admirable, va faire glapir à la fois – QUAND MÊME il tend à faire douter de la magique chambre à gaz ! ce n'est pas peu ! Tout un monde de haine va être forcé à glapir à l'Inconoclaste ! C'était tout la chambre à gaz ! ça permettait TOUT ! Il faut que le diable trouve autre chose... Oh je suis bien tranquille ! » (*Cahiers Céline*, n° 6, p. 275-276).

minoritaire dans le Territoire. Il s'y montrera durant neuf ans un militant discipliné, appliquant avec raideur la ligne stalinienne « classe contre classe ». Sa carrière en souffre. De *L'Humanité*, il reprend la rhétorique agressive contre les « gros », non exempté d'antisémitisme. Elle dénonce les affairistes assoiffés de profit et bernant les petites gens, le complot de la finance internationale, l'injustice du sort fait à l'Allemagne débitrice, l'imminence fatale de la guerre.

Qu'on ne se méprenne pas, dit alors l'historienne, tous les staliniens repentis ne sont pas devenus pères fondateurs du négationnisme. Chez Rassinier, la rhétorique communiste, avec ses attaques *ad hominem* ou procédant par allusions, a survécu dans ses écrits ultérieurs de

« plaideur impénitent ». Il n'aura qu'à y ajouter l'anticommunisme, une fois qu'entré en conflit avec la direction du parti il est exclu de celui-ci, en 1932. Il adhère à une Fédération communiste indépendante, décidé à régler ses propres comptes. Boris Souvarine, l'animateur du Cercle communiste démocratique et de la revue *La Critique sociale*, à la recherche d'une base ouvrière, tente de mettre la main sur *Le Travailleur*, que publie Rassinier. Celui-ci, qui se sent méprisé par les intellectuels parisiens, ne veut pas devenir à Belfort un lieutenant de Souvarine. Mais il dénonce les mensonges stalinien avec la même ardeur qu'il avait mise à les diffuser lui-même pendant près d'une décennie.

Il cherche une légitimité dans le milieu des instituteurs pacifistes, après le 6 février 1934 et ses conséquences politiques. Devant la montée fasciste, les oppositionnels de gauche rallient, en désespoir de cause, la SFIO, pendant que Jacques Doriot, exclu du Parti communiste, fonde le Parti populaire français, d'inspiration mussolinienne. Rassinier, lui, rallie « la vieille maison » de Léon Blum, mais sur les positions du pacifisme intégral de Paul Faure. Son principal adversaire est un avocat radical belfortain, Pierre Dreyfus-Schmidt, à qui tout réussit. Peu avant la signature du pacte germano-soviétique, Rassinier répète dans son dernier éditorial le slogan pacifiste : « Les Russes n'auront pas leur guerre. » Pour lui, les juifs et les communistes sont solidairement intéressés par un conflit

avec l'Allemagne nazie ; il les tient donc pour responsables du déclenchement de la guerre.

Ce sera sa position tout au long de l'Occupation, il n'en changera pas après. Mobilisé en septembre 1939, démobilisé en juillet 1940, il reprend son métier d'instituteur à Belfort, retombant sous la tutelle d'un inspecteur qu'il déteste et qui freine son avancement. Il s'accorde de la paix des vaincus, des spoliations subies par les juifs du Territoire. Durant l'Occupation il publie un seul texte, sur Pégyu, en mars 1942, dans une revue de la collaboration fondée par un socialiste pacifiste. « *Chacun voit Pégyu à sa porte* », écrit Nadine Fresco. « *Pégyu nous avait prévenus* », titre Rassinier, qui termine ainsi : « *Trop de prébendiers avaient à notre insu trouvé leur compte dans le succès du socialisme. Quant au communisme, solidement appuyé sur le rouble, il n'était autre que le défenseur du nationalisme russe. On sait ce qu'il en est advenu.* » La résistance de Rassinier ? Difficile à établir. Quand le vent tourne, après Stalingrad, il cherche des contacts avec le mouvement Libération-Nord, au début de 1943, rencontre des étudiants parisiens qui ronéotent un bulletin, *La IV^e République*, leur offre de le faire imprimer à Belfort. Dans le premier numéro qu'il contrôle, il est question d'étudier le « problème juif ». C'est l'antienne de l'époque, inévitable : l'insoluble « question juive » que poserait un peuple inassimilable. Un deuxième numéro ne paraît pas : Rassinier est arrêté en novembre 1943, alors qu'il se voyait déjà, dans un pouvoir futur, « commissaire à la République » à Belfort.

Torturé, déporté d'abord à Buchenwald, puis au camp de Dora, il reste détenu dans des conditions de relatif confort grâce à un médecin hollandais et sans doute à la protection des SS. Il ne rentre à Belfort que le 18 juin

1945. Des douleurs rénales chroniques en font désormais un grand invalide, ce qui handicape la carrière politique à laquelle il n'a pas renoncé. Au terme d'une campagne où le racisme finit par pointer, il est battu par le maire radical de Belfort, son adversaire perpétuel, Pierre Dreyfus-Schmidt, soutenu par les communistes. Après quoi, il quitte le Territoire pour toujours et va se mettre à écrire des livres, à donner en Allemagne des conférences organisées par un ancien Waffen SS sur les « *mensonges* » des survivants du monde concentrationnaire. Les anarchistes l'accueillent, puis le rejettent en apprenant sa compromission avec l'extrême droite. Son dernier projet est un ouvrage sur l'Etat d'Israël. La boucle est bouclée. Le ressentiment a trouvé son éternel exutoire dans l'antisémitisme, même dénié.

Le livre de Nadine Fresco est un acte politique en même temps qu'un très beau travail d'historienne. Elle sait « le ventre toujours fécond d'où est sorti la bête immonde ». Inscrivant l'itinéraire de Rassinier dans une vaste fresque des années 20, 30, 40 et 50, elle apporte quantité d'informations nouvelles, soutenues par un appareil critique impressionnant d'exactitude et de scrupule. Consacrer à un destin si pitoyable un si gros ouvrage ? Il le fallait, sans aucun doute. Tant qu'à faire, on finit par regretter qu'elle n'ait franchi les limites de sa discipline, utilisé le roman et la psychanalyse existentielle, imaginé la sexualité de cet homme triste, pour donner un livre qui aurait pu s'appeler « L'Aigri de la famille », et dissiper encore plus le mystère de l'imbécillité et du dévoiement catastrophique.

(1) Voir cependant le livre de Florent Brayard, *Comment l'idée vint à Monsieur Rassinier* (Fayard, « Le Monde des livres » du 16 février 1996).

Passages de témoins

Eraldo Affinati d'une part, Rosine Crémieux et Pierre Sullivan d'autre part, interrogent, au présent, la mémoire des camps

TERRE DU SANG (Campo del Sangue) d'Eraldo Affinati. Traduit de l'italien par François Maspéro. Seuil, 176 p., 95 F (14,48 €).

LA TRAÎNE-SAUVAGE de Rosine Crémieux et Pierre Sullivan. Flammarion, 150 p., 89 F (13,56 €).

Il serait étrange qu'à tant de témoignages directs écrits sur les camps ne succèdent pas d'autres témoignages, indirects ceux-là, qui prennent en compte les premiers, continuant, au présent, l'œuvre de mémoire. Les hasards de l'édition nous mettent face à deux ouvrages qui donnent à pressentir la nécessité de ce passage de témoins. A l'idée qu'il faut en finir, à celle, non moins fautive, que « tout », déjà, a été dit, Eraldo Affinati d'une part, Rosine Crémieux et Pierre Sullivan d'autre part, opposent le maintien d'une parole, d'une question. Parole qui ne s'enferme pas dans l'immobile piété du passé, mais laisse ouvertes, pour ici et maintenant, les blessures de celui-ci. Question imprescriptible qui regarde la tragédie centrale de notre siècle, dont l'héritage n'a pas fini de nous échoir.

Né à Rome en 1956, Eraldo Affinati raconte, dans ce livre paru il y a deux ans en Italie, le voyage qu'il a effectué, de Venise à Auschwitz, durant l'été 1995. A pied ou avec des moyens de transport improvisés, il a parcouru en un peu plus de deux semaines le nord de l'Italie, puis l'Autriche, la Slovaquie, pour arriver enfin en Pologne. Pourquoi ce pèlerinage sur des chemins où tant d'hommes, de femmes et d'enfants souffrirent ? Pour remplir, écrit Affinati, le « vide d'expérience » de la deuxième génération, celle qui n'a pu connaître la guerre que par les récits des ascendants et

par les livres. Au bout de ce périple, cette « zone magnétique » : Auschwitz. Deux guides ont conduit ses pas : le souvenir de son grand-père, résistant fusillé par les nazis, tandis que sa fille, la mère de l'auteur, parvint à s'échapper d'un convoi de déportation ; l'immense bibliothèque de la mémoire, abondamment citée.

Si l'on peut faire des réserves sur le livre d'Affinati, il faut d'abord noter l'importance symbolique et la signification de son geste. Au-delà du cas personnel, il a choisi d'intégrer, d'intérioriser une dimension essentielle : la culture née de la Shoah. Culture contenue dans un grand nombre d'ouvrages – témoignages, philosophie et histoire – énumérés à la fin de ce livre. Le mérite de *Terre du sang* est précisément d'opérer cette immersion dans toutes les paroles engendrées par la grande épreuve, « comme si je devais voyager », écrit Affinati, dans la matrice du témoignage, dans un calque mémoriel, en devenant le modèle théorique du déporté ». Geste intellectuel donc, qui protège de toute naïveté et illusion. Mais aussi geste physique qui complète le premier. Au cœur de sa fatigue, observant les lieux et les visages qu'il rencontre, le pèlerin laisse remonter, s'incarner une connaissance livresque : connaissance en forme de non-savoir, tant la question centrale demeure, béante, sans solution.

« Car l'horreur n'était pas le Mal, n'était pas son essence du moins. Elle n'en était que l'habillement, la parure, l'apparat. L'apparence, en somme. On aurait pu passer des heures à témoigner sur l'horreur quotidienne sans toucher à l'essentiel de l'expérience du camp », écrivait Jorge Semprun, cité par Affinati. C'est pour atteindre, ou du moins approcher cette « essence », que l'auteur a entrepris ce long voyage, si long qu'aucune distance géographique ne peut le mesurer. Au terme du périple, c'est Primo Levi

qui est invoqué : « Et brusquement ce fut le dénouement. La portière s'ouvrit avec fracas ; l'obscurité retentit d'ordres hurlés dans une langue étrangère, et de ces aboiements barbares naturels aux Allemands quand ils commandent, qui semblent libérer une hargne séculaire. Nous découvrimmes un large quai éclairé par des projecteurs. » Nourri de « toutes les lectures de ces années [qui] ont formé un caillot dense », celui qui n'a pas vécu ce temps d'obscurité re-connaît les lieux.

CREUSER LA CONSCIENCE

Ce qui est beau et émouvant dans *Terre du sang*, c'est que cette culture, en aucun cas, ne vient constituer une assurance, une armure. Bien au contraire : comme le pense Claude Lanzmann, il y a obscurité à prétendre comprendre. Nous ne sommes pas dans un domaine où les savoirs enrichissent, s'additionnent, progressent. Ils creusent simplement, et d'abord la conscience. En revanche – et c'est la réserve que la lecture d'Affinati amène à formuler –, dans la mise en forme du récit, dans le montage des citations, dans les questions qu'elles soulèvent, le livre pêche par un certain désordre. La fragmentation de la réflexion, la confusion entre l'histoire, l'éthique et la philosophie, prises dans le cours de la narration, égarent quelque peu le lecteur.

La Traîne-Sauvage comporte aussi ce travail de mise au présent de la mémoire, mais emprunte une voie différente : celle du dialogue. Rosine Crémieux, psychanalyste, fut à vingt ans infirmière dans les maquis du Vercors. Arrêtée, elle est déportée à Ravensbrück où elle arrive en août 1944. D'une génération plus jeune, Pierre Sullivan, canadien, lui aussi psychanalyste, est un ami de Rosine Crémieux, avec laquelle il dirige la revue *La Psychiatrie de l'enfant*. Ensemble – le second jouant le rôle d'incitateur –, ils décident d'écrire à deux voix sur l'expérience

des camps, que seule l'aimée a traversée. Pierre Sullivan, dans le mouvement de l'amitié et de l'écoute (pas spécifiquement analytique, mais cependant point trop éloigné du protocole freudien), tente d'approcher cette même « essence » dont parlaient Semprun et Affinati. Il ira, lui, le Canadien, doucement étranger, par l'âge et l'origine, séparé de la tragédie par un océan, jusqu'à Ravensbrück, avec femme et enfants.

« Je vous ai entraîné là-bas », dira Rosine Crémieux. « Je crois être plus révolté que vous ne l'êtes vous-même de ce que vous avez vécu », écrit, en écho, Pierre Sullivan ; et aussi : « J'ai trouvé en vous suivant des mots, des accents dont j'ignorais être le porteur. Je ne savais pas, avant d'entreprendre ce périple, devoir et pouvoir témoigner de la vérité humaine. » C'est lui, n'ayant « rien » vu, qui demande à être enseigné, non par une « science », mais comme par une ignorance. Quelque chose de l'expérience si douloureusement vécue passe par le commerce des mots, par la parole et l'écoute. Ce ne sont pas « les blancs et les imprécisions » de la mémoire que ce dialogue cherche à combler. Son but est plus grave, et en même temps plus incertain, plus vital sans doute. La visite que feront les deux amis, en des « journées limpides », dans le si beau paysage du Vercors, y apporte non un point final, mais l'image d'un commencement.

Patrick Kéchichian

★ Signalons aussi un autre livre « à deux voix », *Un génocide en héritage*. David Olère, rescapé d'Auschwitz, était peintre – il est mort en 1985 –, et son fils Alexandre, écrivain. Le second a écrit des textes sur les dessins que son père a faits au retour des camps : œuvres terribles, insoutenables, nécessaires... (Ed. Wern, 40, rue des Blancs-Manteaux, 75004 Paris, préface de Serge Klarsfeld, 124 p., 240 F [36,58 €]).

Marche funèbre

Le témoignage clinique d'Anita Lasker-Wallfisch sur l'orchestre des déportées d'Auschwitz

LA VÉRITÉ EN HÉRITAGE – LA VIOLONCELLE D'AUSCHWITZ – (Inherit the Truth, 1939-1945) d'Anita Lasker-Wallfisch. Traduit de l'anglais par Jacqueline Lahana. Albin Michel, 236 p., 98 F [14,94 €]

En avril 1942, quelques juifs survivent à Breslau. Pas pour longtemps. Parmi les derniers déportés, les parents d'Anita Lasker, père avocat, mère musicienne. Ils périront alors qu'elle-même et Renate, l'une de ses sœurs, arrêtées d'abord pour activités en faveur des Français prisonniers en Allemagne, arriveront à Auschwitz six mois plus tard. Si la correspondance d'Anita avec la sœur aînée, partie à Londres en 1939, relate l'éclatement d'une famille et prouve l'indifférence du monde quant au sort réservé aux juifs, le récit qui suit ces lettres ressuscite un orchestre très singulier en ce temps, en ce lieu.

Violoncelliste ayant étudié à Berlin, Anita est âgée de dix-sept ans lorsqu'elle se fait admettre dans la formation musicale qui accompagne la marche des détenues vers la mort lente ou vers celle, immédiate, des chambres à gaz. Tout comme sa sœur Renate, Anita en réchappe. Elle attendra plus d'un demi-siècle avant de livrer son témoignage. Contrairement à d'autres souvenirs portant sur cet orchestre féminin, contestables et contestés en raison de leur caractère romancé, ce texte demeure une sorte de procès-verbal dépourvu de tout élément fictionnel, constat presque clinique qui lui donne l'irrésistible force de la vérité.

Techniciens de leur besogne, obsessionnels en quête d'efficacité, mais fous aussi bien du *Beau Danube bleu* et de *Lili Marlen* que de la grande musique, les nazis assas-

sinaient plusieurs milliers de personnes en une seule journée, tout en respectant cette légalité macabre qui leur permettait de diviser en catégories leurs victimes.

Ainsi, dans la masse anonyme des déportés, les *blocova* et les *kapo*, gardiennes et gardiens recrutés parmi les déportés (capables du meilleur et du pire), ou bien les médecins chargés de prolonger la vie d'une main-d'œuvre encore utilisable, étaient considérés comme « privilégiés » car l'issue fatale semblait pour eux différée. Les préposés aux tâches administratives et les musiciennes de l'orchestre hétéroclite que dirigeait la redoutable Alma Rosé se trouvaient aussi temporairement épargnés. De ce personnage tragique, nièce de Gustav Mahler, qui emportait même l'admiration de ses geôliers, qui se proposait à la création d'un orchestre digne de ce nom afin de défier la mort programmée, qu'elle ne put éviter, Anita Lasker-Wallfisch dresse un portrait qu'il sera difficile d'oublier. Promises à une mort certaine, la plupart de ces musiciennes avaient survécu grâce à leur extraordinaire solidarité. Un documentaire, dont la sortie est prévue bientôt, vient d'être tiré de ce livre, confession si juste, si nécessaire.

E.R.

JACQUES-HENRI SERGY
La terre est en danger l'humanité se trouve menacée. Des solutions existent, dont parle ce livre utopiques peut-être aujourd'hui, mais indispensables demain.
VERRONS-NOUS L'AN 2010 ?
- DIGNITÉ ET JUSTICE -
—
Avant-propos de MICHEL CHARASSE ancien ministre
—
STEIN
Avant propos de Michel Charasse. Édition : Sergy/Stein. Bruxelles.
DISTRIBUTION : - France : FNAC - Suisse : Librairies Payot - Belgique : Européenne, Tropisme.

ECONOMIE

● par *Philippe Simonnot*

Théories de l'esclavage

ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ DANS L'ANTIQUITÉ
précédé de **LES CAUSES SOCIALES DU DÉCLIN DE LA CIVILISATION ANTIQUE**

de Max Weber.
Introduction de Hinnerk Bruhns.
Traduit de l'allemand par Catherine Colliot-Thélène et Françoise Laroche.
La Découverte, 408 p., 195 F (29,72 €).

DE L'ESCLAVAGE AU SALARIAT
Economie historique du salariat bridé
de Yann Moulier Boutang.
PUF, 768 p., 168 F (25,61 €).

Si l'est un sujet qui a hanté les « grands penseurs » à toutes les époques – sauf peut-être la nôtre –, c'est bien le déclin de l'Empire romain. Montesquieu, on le sait, avait renouvelé le sujet par ses intelligentes et brillantes *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734). Le grand Edward Gibbon avait pris la suite quarante ans après. Au moment où Max Weber, à la toute fin du siècle dernier, s'apprête à son tour à franchir, si l'on ose dire, ce pont-aux-ânes, il a sur sa table de lecture les ouvrages plus récents, déjà classiques, de Ludo Moritz Hartmann et d'Eduard Meyer. Mais le sociologue va bouleverser la donne historiographique par l'acuité de son regard.

On connaît mal, surtout en France à cause des retards de traduction (1), l'œuvre de Max Weber. Loin de se contenter d'observer le monde qu'il avait sous les yeux, le grand sociologue allemand a étudié aussi l'organisation agraire des sociétés antiques, se lançant ainsi dans une véritable histoire économique de l'Antiquité sur un champ immense allant de la Mésopotamie à l'Italie romaine, en passant par l'Égypte, Israël, la Grèce. Ce sont ces textes que La Découverte a eu la bonne idée de traduire et de réunir dans le présent ouvrage.

Le joyau, à n'en pas douter, est constitué par l'explication que nous livre l'auteur du déclin de la civilisation antique, non seulement à cause de l'originalité de la thèse soutenue, mais aussi parce qu'il y offre comme un condensé de la vision qu'il avait de l'économie antique. Weber commence par rayer d'un trait de plume les vieilles théories prétendant expliquer la chute de l'empire par le despotisme étouffant l'âme des Anciens, par le luxe et l'amoralité des élites, qui auraient suscité la vengeance de l'Histoire, par l'émancipation de la femme romaine et la crise du mariage sapant les fondements de la société, par les propriétaires d'immenses *latifundia* corrupteurs de l'Etat, par la ruine des campagnes, surimposées par Rome et finissant par engloutir Rome elle-même, ou encore par la dégénérescence de la race qu'aurait provoquée le célibat imposé par l'armée aux plus forts.

Pour Weber, la civilisation de l'Antiquité est « *avant tout et essentielle-ment* » une civilisation urbaine. Pourtant, le commerce vraiment permanent ne concerne qu'« *une mince frange* » d'articles de grande valeur : métaux et tissus précieux, ambre, poteries, objets forgés. Ces objets de luxe, précisément à cause de leur prix élevé, pouvaient supporter les frais de transport, à cette époque, énormes.

Le fondement de cette économie n'est autre que l'esclavage. La progression de la division du travail s'accomplit non pas par l'intensification des échanges, mais par l'accumulation croissante des hommes : plus nombreux les esclaves possédés par un seul maître, plus grande leur spécialisation par métier. Le travail libre ne peut trouver sa place tout simplement parce qu'il est concurrencé par une main-d'œuvre servile à bas prix. Le coût d'entretien de l'esclave est d'autant plus faible que le maître n'a pas le souci d'assurer sa reproduction puisque le marché de la main-d'œuvre servile est continuellement approvisionné par la guerre, dont l'un des buts est la chasse aux esclaves.

L'esclave – cheptel parlant – est logé à côté du cheptel semi-parlant – le bétail. L'écurie pour esclaves comprend les dortoirs, une infirmerie, une prison, des ateliers. A cause de cette vie de caserne, l'esclave est empêché de se reproduire – ce qui ne présente pas d'inconvénient tant que le marché reste abondamment approvisionné. Mais dès que ce dernier se tarit, il faut installer l'esclave sur une manse, lui permettre de fonder une famille et d'avoir des enfants. D'après Weber, c'est ce qui s'est produit au Bas-Empire, et qui lui permet de dire que le développement de l'économie féodale « *était dans l'air* » dès cette époque. En effet, la production pour le marché dépendait étroitement de la caserne d'esclaves. Il était donc inévitable, selon Weber, que l'installation des esclaves sur des manses fit s'effondrer la production pour le marché, se relâcher et se déchirer les minces fils du commerce existant.

La ruine du commerce entraîne de graves difficultés pour le Trésor public, qui ne parvient plus à financer correctement son armée. Cette dernière est elle-même obligée de sortir des casernes pour se reproduire. De même que l'esclave est remplacé par le serf, de même le soldat sans famille des camps est remplacé par le mercenaire marié, et en fait héréditaire. Dès lors la chute de l'Empire dans la féodalité apparaît comme « *la conséquence politique nécessaire de la disparition progressive des échanges* ».

Pour le passage de l'esclavage non plus au servage, mais au salariat, on pourra se reporter au très volumineux, dense, difficile ouvrage de Yann Moulier Boutang. Pour ce dernier, la recherche du contrôle de la fuite des esclaves, des serfs, des engagés, des pauvres représente l'élément majeur qui a déterminé la naissance du marché du travail, de la concurrence et de l'accumulation capitaliste. Il est vrai que, dans les anciens temps, et notamment au Moyen Age, les basses classes étaient géographiquement beaucoup plus mobiles qu'on ne le croit aujourd'hui. Mais le pas franchi par l'auteur paraît bien audacieux.

(1) *Wirtschaft und Gesellschaft*, paru en 1921, a été traduit cinquante ans plus tard sous le titre *Economie et société* par Julien Freund, Pierre Kamnitzer, Pierre Bertrand, Eric de Dampierre, Jean Maillard et Jacques Chavy ; Plon, 1971.

PASSAGES EN REVUES

● « Synopsis »

Toute nouvelle revue de cinéma, consacrée au scénario (« *il était temps de donner à l'écriture audiovisuelle son magazine* », scandent ses créateurs, qui accordent chaque fois un espace à l'actualité de l'édition), *Synopsis* affiche au menu de son deuxième numéro un dossier sur *La Règle du jeu* de Jean Renoir, dont le scénario est au programme du bac littéraire 1999. Michel Eltchaninoff y analyse ce « *drame gai* », questionne Claude-Jean Philippe et Angelo Rinaldi sur son impact. Au sommaire du même numéro, deux autres ensembles, l'un sur le remake, l'autre sur l'aventure télévisuelle du *Monte-Cristo* interprété par Gérard Depardieu ; et une étude du scénario du dernier film de Bryan Singer, d'après Stephen King. (*Synopsis* n° 2, 130 p., 35 F [5,33 €]).

J.-L.D.

★ Sur *La Règle du jeu* existent par ailleurs plusieurs publications parasociales, chez Nathan (coll. « Fac Cinéma » et « Synopsis », 159 F [24,24 €] et 49 F [7,47 €]), et chez Hatier (coll. « Image par image », 29,50 F [4,5 €]), auxquelles vient de s'ajouter un volume de Romain Lancrey-Javal chez Hachette Education (coll. « Repères », 29 F [4,42 €]).

INTERNATIONAL

● par *Daniel Vernet*

DEAR JACQUES, CHER BILL... Au cœur de l'Élysée et de la Maison Blanche, 1995-1999
de Gilles Delafon et Thomas Sancton.
Plon, 368 p., 139 F (21,18 €).

Il ne se connaissaient pas et, pour tout dire, le maire de Paris se sentait spontanément plus proche du républicain Bush que du démocrate Clinton. D'ailleurs, il avait fallu tout le charme de Pamela Harriman, qui représentait les Etats-Unis à Paris, pour que le président américain, en visite en France en juin 1994 à l'occasion du 50^e anniversaire du débarquement en Normandie, accepte d'accorder audience à Jacques Chirac. La présence, qui n'était pas indispensable, au côté du maire de Paris de l'ambassadeur de France à Washington, avait cependant mis la puce à l'oreille des conseillers de Bill Clinton : ce gars-là pouvait bien être un jour président de la République.

Depuis l'élection de Jacques Chirac, les deux hommes ont développé « *une forte relation personnelle* ». C'est elle que comptent par le menu Gilles Delafon, reporter au *Journal du dimanche*, et Thomas Sancton, correspondant de *Time Magazine* en France. Grâce à de nombreux entretiens avec les deux héros et avec des dizaines de protagonistes, ils restituent les dialogues, directs ou menés par le téléphone spécial, entre Bill Clinton et Jacques Chirac à tous les moments d'une histoire riche en désaccords, que ce soit à propos de l'Irak, de l'Afrique, de la réforme et de l'élargissement de l'OTAN, du Proche-Orient et de la Bosnie. Pourtant, remarquant justement les deux auteurs, « *ce sont les crises qui ont le mieux cimenté la nouvelle relation franco-américaine* ».

POLITIQUE

● par *Thierry Bréhier*

LES JACOBINS DE ROBESPIERRE À CHEVÈNEMENT
de Michel Vovelle.
La Découverte, 188 p., 89 F (13,56 €).

Mai 1968, la construction de l'Europe, l'implosion de l'empire soviétique, la mondialisation : tout contribue à rendre obsolète le jacobinisme, cette doctrine qui a contribué à faire entrer la France, et une partie de l'Europe, dans l'ère moderne. Le grand mérite du nouveau livre de Michel Vovelle est là, dans la description de la longue évolution commencée avec l'installation, en octobre 1789, dans un couvent de la rue Saint-Honoré à Paris, d'hommes bien décidés à conduire la Révolution « *jusqu'au bout* », continuée avec la victoire des radicaux des débuts de la Troisième République, avant de s'achever dans l'écroulement du mur de Berlin. Ce n'est évidemment pas sans regret que cet historien marxiste dresse ce constat dans *Les Jacobins de Robespierre à Chevènement*. Mais ce membre du Parti communiste a toujours su porter un regard critique sur les comportements de ses « camarades ».

Pour un scientifique, il ne saurait être question de réduire la politique des jacobins à la défense d'un Etat centralisé par opposition à la volonté décentralisatrice des girondins. Le jacobinisme est, aussi, assure Michel Vovelle, « *une éthique* ». C'est surtout l'alliance de la bourgeoisie éclairée et du peuple, une pratique qui fera la force des radicaux, leur permettant d'installer (au lendemain du Second Empire)

SOCIÉTÉ

● par *Henri Tincq*

L'ISLAM EN FRANCE
d'Alain Boyer.
PUF, 370 p., 149 F (22,71 €).

Contre les stéréotypes et les fantasmes sur l'islam (*Le Figaro Magazine* vient de faire sa couverture sur « *la France musulmane* » !), l'ouvrage d'Alain Boyer offre une cure salutaire de désintoxication. Qu'ils viennent d'intellectuels musulmans ou de chercheurs indépendants, les ouvrages sur l'islam poussent comme champignons sous la pluie, animés d'une même curiosité pour un phénomène dont l'irruption bouscule nombre de certitudes. Mais si le besoin se fait aujourd'hui sentir d'une « synthèse » sur l'islam en France, charpentée autour de l'histoire, du droit, de la théologie et même de la statistique, écrite sans esprit de chapelle, mais non sans sympathie, ce livre tombe à pic. Depuis dix ans, la scène semble désespérément immobile. Les débats archi-convenus sur l'islam et la laïcité n'ont pas avancé d'un pouce. Les associations musulmanes campent dans des tranchées immuablement creusées par des rivalités personnelles ou des tutelles étrangères. La mouvance radicale et l'extrême droite continuent de se faire peur avec des chiffres mythiques (« *4 millions de musulmans* ») qu'Alain Boyer fait bien de dégonfler. Les bonnes âmes de l'épiscopat, du protestantisme et les apôtres d'une laïcité assoupie crient dans le désert. Les affaires de foulard suscitent un appétit des médias qui retombe dès que surgissent des polémiques plus graves, sur l'exercice du culte ou la formation à l'islam.

Une amitié conflictuelle

Dès avant son élection, Jacques Chirac la remplaçait dans l'évolution des rapports à long terme entre les deux pays. Ils « *ont été et seront toujours conflictuels et excellents*, déclarait-il au correspondant de *Time*. *C'est dans la nature des choses (...). Les Etats-Unis trouvent la France insupportable de prétention. Et nous, nous trouvons les Etats-Unis insupportables d'hégémonisme (...). Mais le jour où l'un aura besoin de l'autre, il sera là* ».

Outre des révélations sur la chasse menée contre le chef des Serbes de Bosnie, Radovan Karadzic (*Le Monde* du 8 janvier), l'intérêt du livre de Delafon et Sancton est de faire comprendre combien le facteur personnel est devenu important dans les affaires internationales. Les hommes d'Etat voyagent plus vite et se rencontrent plus fréquemment ; ils s'entretiennent aussi souvent qu'ils le veulent au téléphone, avec des traductions simultanées. Pour plus de précision, ils recourent à des interprètes même quand ils maîtrisent la langue de leur interlocuteur, comme c'est le cas pour Jacques Chirac avec l'anglais. Loin des fastes des palais présidentiels, ils aiment à s'échapper pour des agapes plus simples sinon plus discrètes. Delafon et Sancton racontent le dîner que les couples Chirac et Clinton ont partagé à Paris, en juin 1996, après la réunion du G 7 à Lyon. Le restaurant L'Ambroisie, place des Vosges, avait été mobilisé : « *C'est probablement le meilleur dîner que j'ai jamais eu. Chirac est un sacré type, on a passé un bon moment* », a confié le président américain à ses collaborateurs.

Cette proximité paraît parfois artificielle mais il serait faux d'y voir un simple spectacle destiné aux opinions publiques. Elle crée aussi une forme de complicité qui permet aux hommes d'Etat de se parler plus franchement,

Robespierre est bien mort

puis d'asseoir la République, un modèle qui inspirera bien des révolutionnaires européens tout au long du XIX^e siècle et pas simplement là où il fut porté par les baïonnettes. La doctrine jacobine c'est, aussi, l'acceptation de « *la légitimité de la violence populaire* », et, pour imposer sa prééminence, un réseau de clubs provinciaux chargés de relayer les mots d'ordre du club parisien. Marx, puis Lénine, n'eurent donc guère à forcer le trait pour voir dans la pratique des compagnons de Robespierre les prémices de la dictature du prolétariat, l'amorce du centralisme démocratique.

La découverte progressive de ce que fut « *le socialisme réel* » ne put donc que nuire au jacobinisme qui en fut, en quelque sorte, l'ancêtre. La condamnation de l'un se devait d'entraîner celle de l'autre, au moins pour complicité. Michel Vovelle en convient. Mais il ne peut, aussi, que constater que « *du grand bouillonnement d'idées* » de mai 68 n'est pas sortie « *une perspective de prise de pouvoir dans la République gaulloise restaurée, mais la maturation de tout un réseau de concepts autogestionnaires plus fédéralistes que jacobins* ». Depuis, « *la référence jacobine va se trouver l'objet d'une dénonciation radicale* » par « *la revendication basiste à plus de démocratie (...), à l'autogestion* », « *la défense des identités menacées* », « *la formulation par en haut de la nouvelle doctrine néolibérale du moins d'Etat au profit du triomphe de l'économie de marché* ».

La mondialisation est effectivement contraire au jacobinisme : une réalité qui impose que les emplois de Carpentras dépendent de choix financiers faits à New York est inconciliable avec

de ne pas masquer leurs divergences derrière des platitudes diplomatiques et de régler ainsi certains différends. Dans la crise irakienne de février 1998, la relation directe entre Jacques Chirac et Bill Clinton avait permis de lancer la mission Kofi Annan à Bagdad et de trouver une issue qui, il est vrai, n'a pas tenu un an. Dans la crise de décembre 1998, elle a été moins efficace mais, avec le travail parallèle des ministres et des conseillers, elle a permis d'éviter un incident entre Paris et Washington.

Or des incidents, il y en a eu au cours des quatre dernières années. Le plus violent fut celui délibérément provoqué par le département d'Etat en décembre 1996 entre Warren Christopher et Hervé de Charette. Mécontents de la résistance du ministre français des affaires étrangères à la création d'un Conseil euro-atlantique auquel tenait son collègue pour couronner sa carrière, les Américains ont soutenu qu'Hervé de Charette avait volontairement snobé le toast prononcé en l'honneur de Warren Christopher. La presse américaine, dûment (dés)informée, y vit une parfaite illustration de cette « *insupportable prétention française* ».

La bonne entente entre Jacques Chirac et Bill Clinton n'a pas empêché non plus Paris de mal estimer les concessions auxquelles les Américains étaient prêts pour faciliter la réintégration de la France dans l'OTAN en 1996-1997. Le président de la République avait cru pouvoir réclamer pour un officier européen, rappellent Delafon et Sancton, d'abord le commandement en chef des forces alliées en Europe (Saceur) puis le commandement sud de l'OTAN. La grande idée s'échoua sur l'opposition des militaires américains et... la victoire de la gauche, suite à la dissolution de l'Assemblée nationale.

une doctrine qui veut que l'Etat soit le tuteur des conditions de vie de ses citoyens. Les autres piliers de la doctrine des enfants de Robespierre, la nation et l'universalisme de la citoyenneté, sont, eux aussi, mis à mal. Là encore Michel Vovelle ne peut que constater que la revendication de l'identité régionale, longtemps portée par la droite, l'est aujourd'hui par la gauche et qu'au-delà, « *le basculement, à l'américaine, de la communauté nationale aux communautés plurielles s'inscrit à l'intérieur même du tissu social dans la montée des revendications catégorielles* », depuis le mouvement des femmes jusqu'à la « *lutte de classe d'âge du mouvement étudiant ou lycéen* », en passant par « *la révolte de ces autres jeunes des banlieues* ». L'union de l'Europe, elle aussi, ne peut qu'empiéter sur la nation. Mais de cela, malheureusement, Michel Vovelle ne parle guère, si ce n'est pour remarquer qu'une première approche permet de faire coïncider la carte des commémorations les plus enthousiastes du bicentenaire et celle du « non » à Maastricht.

« *Qui osera aujourd'hui se dire jacobin ?* », demande dans ces conditions l'auteur. Même pas Robert Hue, assure-t-il dans une démonstration ambiguë. A ses yeux, pour porter le flambeau de Robespierre, il ne reste plus que « *quelques polémistes* » tels Régis Debray et Jean-Pierre Chevènement, l'homme qui a repris dans le nom de son parti le beau titre de « citoyen », le seul admis dans la salle des jacobins. Mais une doctrine du XIX^e siècle, qui fut la cause de tant de malheur au XX^e, a-t-elle encore sa place au XXI^e ? A le lire, Michel Vovelle paraît lui-même en doute. Il la regarde en historien. Plus en militant.

Pour un islam à la française

Historien des religions, haut fonctionnaire chargé pendant longtemps de la politique des cultes au ministère de l'intérieur, Alain Boyer fournit la contre-épreuve. Les mentalités n'évoluent guère en apparence. En réalité, tout bouge. De nouvelles convictions s'imposent. De droite ou de gauche, les gouvernements ont cessé de « penser » l'islam comme une minorité religieuse qu'on peut manœuvrer à souhait, à la manière d'un Napoléon. Alain Boyer raconte par le menu les efforts méritoires de Pierre Joxe pour créer une structure représentative, mais rend aussi justice à Charles Pasqua d'avoir tenté d'organiser l'islam autour d'une institution et d'une charte communes.

Mais les formules fédératives ont échoué. La Mosquée de Paris – dont Alain Boyer connaît bien la scandaleuse appropriation par une famille et par l'Algérie – n'a pas su faire la preuve de sa capacité à rassembler. Les instances nationales de régulation ne fonctionnent plus, alors que la vitalité associative locale – que l'auteur ne décrit pas assez – n'a jamais été aussi grande. L'Etat ne peut plus ni forcer la main ni laisser tout faire. Il doit se garder d'intervenir, tout en encourageant une émancipation toujours possible, sans transgression des règles de la laïcité. L'islam oblige à repenser la laïcité, mais il doit aussi se réjouir des « *chances de coexistence et d'épanouissement* » qu'elle offre aux musulmans français.

La tâche des pouvoirs publics devrait être facilitée, à l'avenir, par des évolutions propres à la communauté musulmane. Celle-ci se sent à la fois forte de son nombre, comptable de ses règles et traditions, mais accepte désormais de se penser comme « minorité » dans une France dont elle

comprend mieux, grâce au renouvellement des générations et des élites, les règles laïques et la séparation des sphères privée et publique. L'effervescence autour de quelques foulards dans une cour d'école ou de l'abattage de moutons le jour de la fête de l'Aïd ne changera rien à ce mouvement de fond vers une compréhension et un respect davantage consenti aux lois de la République.

On reprochera sans doute à l'ouvrage d'être trop optimiste, de coller à la vision de cet islam occidentalisé et laïcisé que rêvent des intellectuels isolés comme Mohamed Arkoun ou Soheib Bencheikh, d'ignorer les courants de repli identitaire qui, sans aller jusqu'à l'islamisme militant, se diffusent grâce à l'anonymat des cités et à la brutalité des exclusions. S'il semble surestimer par exemple l'élévation du niveau culturel et professionnel d'une communauté « *tertiairisée* », Alain Boyer n'ignore pas que le chemin à parcourir reste long pour que l'islam jouisse enfin d'un statut d'égalité.

Et on ne pourra pas lui reprocher d'insister sur l'urgence, pour les musulmans de France, non seulement de surmonter leurs divisions, de cesser de tout attendre de l'Etat comme à l'époque du califat ou de la colonisation, mais de rompre le cordon ombilical avec les puissances musulmanes étrangères. Il n'est pas d'avenir possible pour cette communauté en dehors d'un « *islam gallican* », nationalisé, autrement dit sans un puissant coup d'arrêt donné à l'interventionnisme d'ambassades qui font de la France le champ clos de leurs rivalités. Le mérite du livre d'Alain Boyer est de démontrer que la « *normalisation* » de la deuxième religion est à ce prix.

Pierre Messmer, franc et massif

De l'Indochine à l'Afrique noire contemporaine en passant par la guerre d'Algérie, l'ancien premier ministre analyse les décolonisations menées par la France sans indulgence. Y compris pour lui-même

LES BLANCS S'EN VONT
Récits de décolonisation
de Pierre Messmer.
Albin Michel, 302 p.,
120 F (18,29 €).



RUE DES ARCHIVES

Abidjan, 1958 : le général de Gaulle accompagné de Pierre Messmer (à gauche, en uniforme blanc) et de Félix Houphouët-Boigny (à droite)

Une carrière atypique. Corsaire en 1940, capitaine à Bir Hakeim, prisonnier du Vietnam, Pierre Messmer est directeur de cabinet de Gaston Defferre lorsque celui-ci met en place la loi-cadre sur l'autonomie interne ; puis il est le dernier des gouverneurs généraux en Afrique noire. Ministre des armées, premier ministre enfin, il reste, bien plus qu'un politique, un haut fonctionnaire d'autorité. Il complète aujourd'hui ses Mémoires, publiés en 1992. Avec une rude franchise et, de temps à autre, sous le masque romain, un humour froid.

De l'affaire d'Indochine, première étape du « départ des Blancs », il garde le pire souvenir. Dès 1945 la partie est mal engagée et le mieux serait de laisser les Indochinois régler eux-mêmes leurs affaires. Les Vietnamiens, au moment du premier départ de de Gaulle, voulaient tous l'indépendance. D'où un conflit qui dégénère en expédition coloniale classique, « politiquement et militairement ». Les Américains ne réussirent pas mieux. « Le colonisateur le plus habile n'efface pas le sentiment national quand il existe. » C'est ce principe qui commande la suite de la carrière de Messmer. En Mauritanie, en Côte d'Ivoire dans ses rapports avec Houphouët-Boigny, au Cameroun aussi, auprès enfin de Gaston Defferre.

L'ancien ministre des armées parle sans indulgence de la guerre d'Algérie. En arrivant Rue Saint-Dominique, il a mesuré la néfaste influence des tenants de l'action psychologique. Pour gagner une « guerre révolutionnaire », il fallait, en utilisant des techniques reprises de Mao Ze Dong et de ses disciples

vietnamiens, « éclairer » et « guider » les populations qui comprendraient que l'intégration dans la communauté française était la seule voie possible. La « tentative du dogmatisme » était telle que la directive générale sur la guerre subversive de février 1959 ne citait pas une seule fois les mots de nationalisme et d'islam. L'appareil de l'action psychologique sera démantelé et se reconstituera en partie lors du putsch de 1961.

Pierre Messmer attribue la prudence qu'il dut montrer pour combattre « sans attaque frontale » les excès politiques et tactiques des disciples du colonel Lacheroy à la volonté sourcilieuse du général de Gaulle de conserver en ses seules mains les fils, y compris militaires, de la politique algérienne. De même, il reconnaît ne pas être inter-

venu en conseil des ministres pour que soit facilitée l'arrivée en France des harkis, qui seront massacrés en grand nombre, malgré les accords d'Evian. Le ministre des armées se montre sévère pour l'attitude de Louis Joxe, avant tout soucieux d'éviter de relancer un conflit si difficile à terminer, mais n'en rejette pas sur son collègue toute la responsabilité. Il n'a certes pas fait exécuter la directive du ministre chargé de l'Algérie demandant que soient punis les officiers qui organisaient le « rapatriement » clandestin des harkis, mais il se reproche de n'avoir pas abordé nettement le problème en tête à tête avec le chef de l'Etat.

L'auteur s'interroge sur l'« interminable décolonisation » des départements d'outre-mer. François Mitterrand était « un maniaque de la gesticulation militaire ». La méthode

de Foccard n'était pas non plus des meilleures, dont « les fameux réseaux étaient surtout téléphoniques »... Comment, au demeurant, parler de démocratie à l'occidentale dans des pays dont les dirigeants imposent le parti unique ? Il faut réorienter notre aide, améliorer les services de sécurité plutôt que les armées.

Les Américains ne voient plus l'intérêt pour eux de la présence française en Afrique noire. Pour eux, désormais, l'Afrique doit être aux Africains ; sous contrôle américain. La Banque mondiale impose des privatisations qui ne profitent qu'aux grandes entreprises américaines et européennes. Et les « nouveaux idéologues » prônent moins d'Etat dans un continent où il y a trop peu d'Etat.

Jean Planchais

Le secret Quilliot

Les Mémoires de l'ancien ministre du logement de Pierre Mauroy, qui se suicida en 1998

MÉMOIRES
de Roger Quilliot.
Préface de Claire Quilliot.
Ed. Odile Jacob,
286 p., 130 F (19,8 €).

C'est une histoire d'un autre temps. Un grand-père mineur, l'autre paysan, des parents instituteurs, le bac avec mention très bien et l'internat de Louis-le-Grand, à Paris, pour préparer l'Ecole normale supérieure. Cela s'appelait la SFIO. Roger Quilliot y adhéra dès la Libération, à dix-neuf ans, après avoir entendu Daniel Mayer, dans une salle du palais de la Mutualité, tenant tête à un bataillon de trotskistes. La IV^e République fut l'œuvre de ce parti, bientôt enlevé aux « centristes » Mayer et Blum par Guy Mollet, patron du Pas-de-Calais, département d'origine de Quilliot. Il grandit avec elle, prit son mal en patience pendant le long règne gaulliste, décrocha la succession du patriarcal Gabriel Montpied à la mairie de Clermont-Ferrand en 1973, et trouva naturellement sa place dans le gouvernement de Pierre Mauroy, enseignant comme lui, ch'ti comme lui, mais du Nord, en 1981.

L'Artois minier et agricole, la saignée de 14-18, l'école communale, le collège à Béthune, les congrès de mutuelle à Niort, les cures à La Bourboule, la visite du Mont-Saint-Michel, l'émotion du Front populaire, les parties de foot malgré une santé fragile, ce fut l'enfance de Quilliot. Une enfance appliquée, comme le récit qu'il en a fait alors qu'il songeait déjà, sans doute, à se donner la mort plutôt que de se laisser gagner par elle. Le 17 juillet 1998, le sénateur du Puy-de-Dôme, qui avait quitté le fauteuil de maire de Clermont un an auparavant, après avoir repoussé l'assaut de Valéry Giscard d'Estaing aux municipales de 1995,

décidait, avec son épouse Claire, de mourir. On connaît la suite : elle fut ranimée, pas lui.

Ce serait trop dire que cette mort, à la fois voulue et refusée – voulue parce que refusée – hante la lecture du livre. Elle revient à l'esprit, pourtant, la dernière page tournée, marque ultime d'un secret que l'autobiographie durcit plutôt qu'elle ne le démêle. Quilliot est, de lui-même, un observateur aigu mais ombrageux. Sans complaisance, apologetique ou accusatrice, pour ses vilenies, sans forfanterie lorsqu'il évoque ses succès, sans mièvrerie pour les pincements de cœur de l'enfance, et lucide, loin de toute arrogance, sur les travers de ses milieux d'origine, il raconte – avec bonheur – davantage qu'il ne cherche. Etrangement, ce professeur de lettres, éditeur de Camus dans « La Pléiade », auteur d'ouvrages de référence sur son parti, confie « une certaine défiance à l'égard des livres, un goût profond du concret ».

Ce goût s'épanouit dans la description d'un Pas-de-Calais partagé entre le vaste camp de travail de la mine, brutal, malsain, déraciné, et le domaine des champs gras, opulent et pingre, mais rieur, se méfiant du premier, de ses peuplades mélangées, de son immoralité supposée, de ses révoltes. De ces mondes opposés sortirent, pourtant, deux enseignants, l'instituteur et l'institutrice, unis par une même foi dans l'école qu'ils dirigeaient et administraient ensemble, acharnés à voir leurs enfants – leur fils, surtout – parvenir plus haut qu'eux dans la hiérarchie éducative.

Doté par l'asthme et par le rhumatisme articulaire d'un corps pareil à « une guimbarde qui résistait mal aux à-coups de l'existence », l'orgueilleux Quilliot ne baisse pavillon ni au collège, ni au stade, ni au bal. La politique était au bout du chemin.

Patrick Jarreau

Ces prophètes qui ne furent pas en odeur de sainteté

Poursuivant ses recherches sur le rôle des saints au Moyen Age, André Vauchez démontre que plus le « pouvoir surnaturel » a été capté à son profit par la papauté, plus ce pouvoir a été revendiqué, en dehors et contre elle, par des visionnaires se prétendant inspirés directement par l'Esprit

SAINTS, PROPHÈTES ET VISIONNAIRES
Le pouvoir surnaturel au Moyen Age

d'André Vauchez.
Albin Michel, « Histoire »,
288 p., 120 F (18,30 €).

Il y a près de vingt ans, André Vauchez publiait sa grande thèse sur *La Sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age* (1), une vaste et passionnante enquête sur l'évolution historique des critères de la sainteté, depuis l'instauration de la procédure de canonisation des saints par la papauté et sous son seul contrôle au tournant des XII^e-XIII^e siècles, jusqu'en l'année 1430. Depuis, il n'a cessé de multiplier et d'animer des recherches sur les saints reconnus par l'Eglise, mais aussi sur les candidats malheureux, car, pour l'historien, leur échec n'est pas moins riche d'enseignement sur les transformations des valeurs, des idéaux et des modèles que la hiérarchie ecclésiastique entendait proposer au « peuple chrétien ».

Les quinze études présentées dans ce recueil ont toutes paru (à une exception près) depuis 1990 et témoignent donc des développements récents d'une recherche individuelle, mais aussi d'un ensemble de recherches largement collectives. Or, le titre en témoigne, ce sont les marges ou les débordements de la sainteté officielle qui, de plus en plus, attirent l'attention : pas seulement les candidats à la sainteté, mais les « prophètes » et les « visionnaires », dont certains, comme Marguerite Porète, Jeanne d'Arc ou Savonarole, ont même péri sur le bûcher. Pour réunir toutes ces figures aux destins contrastés, l'auteur propose la catégorie englobante de « pouvoir surnaturel ». Qu'entend par là ? Au Moyen Age, tout pouvoir, même le pouvoir séculier des rois

ou des empereurs, à plus forte raison celui de l'Eglise et du souverain pontife, doit avoir une légitimité qui dépasse le monde terrestre et la volonté des hommes : il doit émaner de la volonté de Dieu. Le sacre des rois est le premier acte reconnaissant et constitutif de leur caractère sacré, comme l'est aussi, en France, le « miracle royal » du toucher des écrouelles, étudié par Marc Bloch. Le « pouvoir surnaturel » innervé et soutient toute institution. Qu'il vienne à lui manquer et elle s'effondre. Dans ce dispositif de légitimation du terrestre par le céleste, les saints occupent une place centrale : les dynasties médiévales en font leurs protecteurs (tel saint Denis pour les Capétiens) ou s'efforcent d'en compter parmi leurs ancêtres.

Jean-Claude Schmitt

On comprend dans ces conditions quel pouvoir immense s'est assuré la papauté à partir du moment où elle a acquis le monopole de « faire des saints ». D'autant mieux qu'au même moment, celui de la Réforme grégorienne, la sacralisation accrue du sacerdoce et des prêtres appuie la même stratégie. Et pourtant, plus l'institution s'efforçait, non sans succès, de capter le « pouvoir surnaturel » à son profit, plus ce pouvoir était revendiqué en dehors d'elle et parfois contre elle par d'autres personnages, visionnaires et prophètes se prétendant inspirés directement par l'Esprit et animés d'un charisme les autorisant à court-circuiter la médiation des clercs. C'est dans cette tension entre le pouvoir surnaturel dans et hors de l'institution qu'il faut lire André Vauchez, en comprenant bien que ces deux « pôles » sont inséparables l'un de l'autre : plus l'Eglise a revendiqué pour elle le « pouvoir surnaturel » pour en faire un usage qui pouvait prêter le flanc à la critique des réformateurs

et des hérétiques, plus nombreux étaient aussi les « prophètes » à se lever pour rappeler l'idéal des « pauvres du Christ » et mettre en garde l'Eglise établie contre l'imminence des « derniers temps ».

C'est bien dans cette tension entre le « prophète » et le « prêtre » que Max Weber résumait un principe majeur de sa sociologie religieuse comparée. Ici, il ne s'agit pas de bâtir des « idéaux types » mais de suivre concrètement pendant plusieurs siècles le jeu dialectique incessant des captations et des rejets, des contestations et des soumissions par lequel s'est construite la société chrétienne du Moyen Age. Celle-ci est fondée sur un paradoxe, voire un malentendu : avec la venue du Messie, il semble que, pour le christianisme, à l'inverse du judaïsme, la Révélation soit close. Mais le Christ lui-même a annoncé son retour et prédit le Jugement dernier. A saint Jean fut attribuée la révélation de l'Apocalypse. Et saint Paul a parlé du « charisme » de la prophétie qui arme les vrais apôtres. Dès l'origine, la société chrétienne a connu la contradiction de l'établissement nécessaire ici-bas et de l'appel, au nom de l'Esprit, à son dépassement. Ainsi, d'entrée de jeu, le souffle du prophétisme a débordé les figures de la sainteté dans lesquelles l'Eglise cherchait à le circonscrire. Mais le prophétisme fut, lui aussi, pris dans le cours de l'histoire et ne présente donc pas, à toutes les époques, le même visage.

Au Moyen Age central, Vauchez le voit hésiter entre deux axes majeurs : l'un est plus spéculatif et s'enracine dans le commentaire des Ecritures et, avant tout, de l'Apocalypse ; il rappelle que l'histoire n'a qu'un temps, que le jour du Jugement approche et, avec lui, l'élection des Pauvres qui vivent selon l'Esprit : à ce courant appartient la « Sibylle du Rhin », l'ab-

besse visionnaire Hildegarde de Bingen (1098-1179) (2). Elle a correspondu avec les plus grands de son temps, tels Bernard de Clairvaux ou le pape Eugène III, en appelant à une réforme de la société chrétienne. Pourtant, la papauté médiévale n'a pas voulu porter cette femme sur les autels. L'ermite calabrais Joachim de Flore (v. 1130-1202) a annoncé pour 1260 l'avènement du troisième âge de l'histoire du monde, placé sous le signe de l'Esprit. Les franciscains spirituels se sont inspirés de lui pour attaquer l'enrichissement de l'Eglise : ils furent condamnés comme hérétiques. Non moins tragique fut le destin de Jean de Roquetaillade, qui passa l'essentiel de son existence dans les prisons pontificales. Séduit par l'alchimie, il annonce, pour l'an 1366, la venue de l'Antéchrist, dont la défaite, prévue pour 1415, inaugurerait le millénium, le mille ans de paix qui doivent précéder le Jugement dernier.

Le second courant fut un peu mieux traité : mystique, presque exclusivement féminin, il est représenté par des visionnaires souvent laïques, tertiaires ou béguines vivant aux marges du clergé. Ces femmes sont les plus nombreuses dans les régions les plus urbanisées de la Flandre et du Rhin ou de l'Italie : Marguerite de Cortone, Angèle de Foligno, Claire de Montefalco, rivalisent de visions extatiques et de stigmates – le cœur de la dernière aurait même contenu le signe de la croix – qui transportent les foules d'enthousiasme, mais inquiètent le clergé. Contrairement aux deux premières, Claire de Montefalco fut canonisée (1319), bien qu'un témoin, le franciscain Thomaso Boni, l'ait accusée de supercherie, d'hypocrisie et de crises d'épilepsie ! Si deux autres « saintes femmes », Catherine de Sienne et Brigitte de Suède, ont mieux réussi encore, c'est que leurs Révélations étaient en plein accord avec les intérêts de la papauté :

elles n'avaient eu de cesse, en effet, en arguant de leurs célestes visions, de réclamer le retour à Rome du pape « exilé » sur les bords du Rhône. Qu'importe que ce retour ait provoqué, en 1378, le Grand Schisme d'Occident : sainte Brigitte avait bien mérité des « urbanistes » partisans de la Ville, la même raison expliquant, a contrario, la maigre réputation dont elle a joui dans le royaume de France, tête de file de l'obédience « clémentine » adverse.

LE RÔLE DES ÉTATS

Car – et là un troisième axe se dessine –, les pouvoirs séculiers, les Etats naissants, ont joué un rôle croissant dans cette histoire. Dès la fin du XI^e siècle, la croisade jusqu'à Jérusalem, celle des humbles surtout, tel Pierre l'Ermite, s'anime d'un souffle eschatologique qui fait sa place au souvenir de Charlemagne, précurseur imaginaire de la reconquête de la Terre sainte, et aux empereurs contemporains qui, pour les uns, incarnent l'Antéchrist et, pour les autres, le souverain des Derniers Jours, garant de la paix du millénium tout proche. Frédéric Barberousse au XII^e siècle, Frédéric II au XIII^e, l'empereur Charles IV au XIV^e, plus tard encore le roi de France Charles VIII et Charles Quint ont, tour à tour, prêté leurs traits à cette figure ambivalente de la royauté eschatologique. Plus communément, les souverains de la fin du Moyen Age ont été attentifs aux « pronostications », ils se sont passionnés pour la littérature sibylline et ont fait de la prophétie, comme aussi de l'alchimie, un instrument de gouvernement.

Prolongeons ici notre lecture de quelques réflexions supplémentaires : on ne saurait isoler l'évolution que décrit André Vauchez de l'autre versant, noir celui-là, de l'histoire du « pouvoir surnaturel ». Car l'institution de l'Eglise qui, du même mouvement, a défini la pro-

cédures de canonisation des saints et la procédure d'inquisition des hérétiques, a eu, là encore et de plus en plus, partie liée avec l'Etat naissant, ses juges et ses tribunaux. Bientôt il ne s'agit plus seulement de défendre le monopole du sacré revendiqué par l'Eglise et les prêtres, mais aussi la sacralité, en partie complice, en partie concurrente, du roi et de l'Etat.

A cette fin, la revendication par telle ou telle dynastie de la sainteté de certains de ses membres (par exemple Louis IX chez les Capétiens) ne pouvait que rester limitée : le terrain de la sainteté était, de tradition, occupé par l'Eglise. Transformer et manipuler l'image de Satan, du sabbat et des sorcières était d'un tout autre profit : les juges séculiers, serviteurs du prince, s'engouffrèrent sans scrupule dans cette voie à la suite des démonologues ecclésiastiques. Ils dénoncèrent l'emprise de Satan sur les esprits et les corps, recueillirent, grâce à la torture, les aveux de ses complices supposés, pour mieux exalter, comme le suggère Jacques Chiffolleau, la Majesté sacrée du monarque (3). Y avait-il, pour le roi, entreprise plus « sacralisante » que celle qui consistait à combattre le diable, qui toujours agit – comme le disait déjà Augustin – avec « la permission de Dieu » ? Jusque au XVIII^e siècle – où l'on peut voir, peut-être, la fin du Moyen Age – les juges séculiers occupèrent ce terrain en dévoilant, du « pouvoir surnaturel », cette face nouvelle et terrible.

(1) Ecole française de Rome, 2^e éd. 1988.

(2) Voir l'excellent livre de Sylvain Gougenheim, *La Sibylle du Rhin, Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane* (Publications de la Sorbonne, 1996).

(3) « Dire l'indicible. Remarques sur la catégorie du nefandum du XIII^e siècle », *Annales ESC*, mars 1990, p. 289-324.

L'ÉDITION
FRANÇAISE

Antoine Gallimard : « la liberté de prendre des risques »

Le PDG de la maison d'édition se félicite que le rachat des parts d'Havas renforce son indépendance

● **France Loisirs, Queffélec et les « scribonautes ».** A l'initiative de France Loisirs et sous l'autorité de Yann Queffélec, vient de sortir un court roman : *30 jours à tuer*. Ce projet – « interactif, mais encore plus intercréatif » – s'inspire du sur-sis de trente jours dont a bénéficié, le jour même de son exécution, Clara Turner, condamnée à mort aux Etats-Unis pour avoir tué son professeur de violon. Yann Queffélec – Prix Goncourt 1985 pour *Les Noces barbares* (Gallimard) – a rédigé le premier chapitre puis sélectionné six textes – parmi lesquels 250 reçus – qui constituent chacun un chapitre. France Loisirs a indiqué que chaque « scribonaute » a touché 1 000 F (152,44 €), au titre des droits d'auteur. Pour se procurer le livre – par ailleurs disponible au Club France Loisirs et dans 200 points de vente –, il est possible de se connecter sur le site www.franceloisirs.com. Cette expérience sera renouvelée en 1999 avec Irène Frain (*30 jours à tuer*, Yann Queffélec, Joëlle Ecomier, Marceline Breton, Patrick Sickersen, Christophe Tissier, Louis-Olivier Dupin et Christophe Sancy, France Loisirs, 80 p., 55 F [8,38 €]).

● **Nomination et protestations au sein des librairies Flammarion.** Nicole Rième – déjà en charge de la librairie Flammarion installée dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale de France – vient d'être nommée directrice d'Italie 2. Elle succède à ce poste à Isabelle Naves, récemment licenciée. Les salariés des librairies du groupe Flammarion 4 (La Hune, Italie 2, Maison rustique, Beau-bourg, BNF, Arts déco, Les services) avaient procédé, le 3 février, à un débrayage, notamment pour protester contre ce licenciement qu'ils jugent abusif. Ils manifestaient également contre l'éventuelle suppression de la convention d'entreprise et le maintien de la mission Iseor (« Le Monde des livres » du 8 janvier) et attendent « l'ouverture de vraies négociations ».

● **Jeunesse.** Colette Gaget, secrétaire générale de Bayard éditions, vient d'être élue présidente du groupe jeunesse du Syndicat national de l'édition (SNE). Le nouveau bureau est aujourd'hui constitué de huit membres : Patrice Amen (président-directeur général des éditions Milan), Pierre Ducos (Nathan), Bénédicte Gilles (Magnard Jeunesse), Chantal Janisson (Gründ), Fabrice Le Jean (Hachette Jeunesse), Christine Mayer (Gallimard Jeunesse), Madeleine Thoby (Actes Sud Junior) et Hélène Wadowski (Flammarion-Père Castor). Après deux ans d'interruption de ses activités et dans un contexte économique difficile, le groupe entend travailler dans quatre directions : les Salons et manifestations du livre, la promotion de la lecture, les dossiers techniques et les dossiers commerciaux.

● **Prix littéraires.** Tahar Ben Jelloun a reçu le **prix Calliope** pour son recueil de poèmes *Le Stelle velate* (Gallimard). Le **prix La ville à lire** a été attribué à Mike Davis pour son essai *City of quartz* (La Découverte). Le jury du prix Valéry Larbaud a décerné le **prix Michel Dard** ex aequo à Christian Liger pour *Le Roman de Rossel* (Robert Laffont) et à Lakis Proguidis pour *Un écrivain malgré la critique - Essai sur Witold Gombrowicz* (Gallimard).

« Après le rachat des parts d'Havas (*Le Monde* du 9 février) et le reclassement des actions de l'éditeur italien Einaudi en 1996, la physionomie du capital de Gallimard a profondément changé. Quels objectifs visent ces restructurations ?

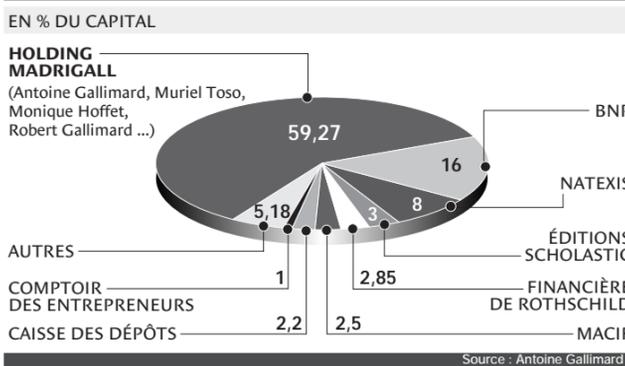
– Nous sommes entrés dans une deuxième phase de restructuration du capital. Dans la première, il y avait d'un côté les actionnaires historiques – parmi lesquels Muriel Toso, Monique Hoffet, Robert Gallimard et moi-même – avec, en face, trois actionnaires importants : la BNP, Havas et Einaudi. Aujourd'hui, il n'y a plus ni Einaudi ni Havas. La BNP nous a accompagnés, mais peut envisager de sortir du capital. Cette deuxième phase est donc radicalement différente de la première. Les nouveaux actionnaires sont beaucoup plus agrégés à la holding Madrigall – c'est-à-dire au groupement des actionnaires historiques – que dans le passé, lorsque chaque actionnaire avait ses propres intérêts. Leur poids est également moins important, puisque la part de Madrigall va augmenter de 51 % à près de 60 %. J'ai donc voulu sécuriser le capital en le rendant plus homogène.

– **A quoi correspond la réduction de capital qui va accompagner l'opération ?**

– Cela s'est discuté dans le cadre d'un conseil d'administration qui a jugé qu'Havas, devenu [après la fusion avec Vivendi] Havas Publications Editions, était vraiment dans la zone de concurrence de Gallimard. La présence de ce groupe dans notre capital n'avait donc plus aucun sens. C'est pourquoi le conseil d'administration a décidé de ne pas agréer la nouvelle société Havas.

– **Gallimard faisant sortir Havas de son capital, c'est un peu le combat victorieux de David contre Goliath. Le Figaro laisse entendre, par surcroît, que**

Nouvelle composition du capital de Gallimard



le prix des actions s'est négocié à un niveau inférieur à celui de 1990, l'année où Havas était entré dans votre capital. Est-ce exact ?

– Le prix a été déterminé par des experts, après une discussion d'un mois sur la valeur de la maison. Il s'est trouvé que ce prix nous a semblé acceptable. Il était en effet inférieur à celui de 1990. L'opération de rachat a pu être menée dans de bonnes conditions pour Gallimard.

– **Cette opération est tout de même atypique...**

– Oui. Mais elle est surtout importante pour moi dans la mesure où elle me permet de contrôler aujourd'hui près de 60 % de la maison. Souvent les entreprises d'origine familiale ont tendance à se désagréger. Pour une fois, c'est le contraire. Pour moi, c'est une satisfaction de voir qu'avec ses réserves propres, la maison a eu les moyens de racheter ces actions pour les faire disparaître.

– **Cela préluce-t-il à d'autres sorties d'actionnaires ? Celle de la BNP, par exemple, qui ne fait pas mystère de son désir de céder ses parts ?**

– La BNP souhaite se désengager. Je suis en train de réfléchir à un

mode de sortie. La composition du capital peut encore changer. Je trouve qu'il y a encore un peu trop d'institutions financières.

– **Votre indépendance clairement réaffirmée, quels vont être vos prochains défis ?**

– Il va nous falloir affronter les batailles qui se livrent autour du poche et renouveler le secteur de la jeunesse. La maison a toujours eu des problèmes avec ses filiales d'édition. Aujourd'hui, le Mercure de France se porte bien, mais je voudrais relancer Denoël avec la nouvelle équipe qui a été mise en place. Par ailleurs, je souhaite continuer à investir dans l'outil de distribution et développer le domaine du parascolaire.

– **Après le départ de Pierre Marchand, quels sont les nouveaux axes de développement pour la filiale jeunesse ?**

– Je ne souhaite pas remplacer Pierre Marchand. Je voudrais trouver une organisation dans laquelle chaque éditeur – peut-être étouffé, jusqu'ici, par Pierre Marchand ? – pourra retrouver son autonomie. Gallimard Jeunesse réalise 300 millions de chiffre d'affaires et publie près de 300 nouveautés par an. Le résultat attendu pour 1999 est de l'ordre de 4 millions de francs, soit un retour aux bénéfices. C'est une

grosse activité. Nous avons des éditeurs de grande qualité. C'est le moment que chacun coupe son cordon ombilical et fasse ses preuves.

– **Le rapprochement avec Bayard est-il toujours à l'ordre du jour ?**

– Oui. Bayard est déjà diffusé par Gallimard pour ce qui concerne les grandes surfaces et les petits points de vente. Il nous est apparu qu'il pourrait exister entre nous un vrai partenariat. Le point fort de Bayard, c'est la presse, le nôtre, un catalogue de fond. Bayard connaît aujourd'hui un moment fort avec la collection « Chair de poule ». Nous aimerions annoncer au Salon du livre une véritable coopération commerciale et éditoriale.

– **N'est-ce pas déjà ce que vous avez fait, il y a presque un an ?**

– Cette fois, nous voudrions annoncer des mesures précises. C'est vrai, les choses ont été un peu lentes. Les éditeurs pensent toujours qu'ils ont la vie devant eux...

– **Que va-t-il se passer du côté des guides avec Hachette ?**

– Une réflexion commune est en cours. Le marché des guides, extrêmement saturé, suppose une diffusion importante, surtout dans les lieux où les gens voyagent. Pour cela, il faut une organisation semblable à celle d'Hachette. On sait combien c'est difficile quand on n'a pas la maîtrise des lieux de distribution.

– **La profession a parlé d'un rachat possible des PUF. Qu'en est-il ?**

– Chacun connaît les difficultés des PUF, et notamment celles de leur librairie. Comme beaucoup, nous tenons à ce que les PUF restent les PUF. Mais nous n'envisageons aucune acquisition pour l'instant. D'ailleurs les PUF ne sont pas à vendre. Pour l'instant, leurs dirigeants souhaitent se sortir d'affaire par eux-mêmes.

– **A propos d'indépendance,**

quelle peut être, selon vous, la stratégie des quatre grandes maisons indépendantes – Gallimard, Seuil, Albin Michel et Flammarion – pour survivre dans un contexte qui tend à la concentration ?

– L'une d'elles peut être de multiplier les accords de soutien. Avec Flammarion, nous partageons par exemple une filiale de distribution au Canada. A Paris nous avons créé un groupement d'intérêt économique, avec le Seuil et Flammarion, pour approvisionner les libraires. Parce que nous avons le même type de préoccupations – défense du prix unique, questions posées par la publicité pour le livre à la télévision –, nous devons trouver un moyen d'être, sinon un troisième groupe, du moins une fédération d'éditeurs indépendants. Le problème, c'est que nous sommes un peu comme des Indiens : chaque tribu a du mal à converser avec l'autre. Mais j'ai des conversations avec le Seuil pour trouver des politiques d'appui et de soutien.

– **Quel résultat attendez-vous pour l'exercice qui s'achève fin février 1999 ?**

– Un bénéfice net voisin de 55 millions de francs pour un chiffre d'affaires un peu inférieur à 1,2 milliard.

– **Quel bilan dressez-vous des dix années passées à la tête de Gallimard ?**

– Nous sommes encore là, bien vivants, alors qu'il y a dix ou quinze ans, certains pensaient que la maison Gallimard risquait de ne plus être présente de la même manière. Mais l'indépendance n'est pas une fin en soi. Ce qui compte, c'est la liberté de prendre des risques. Gagner un pari avec saint Augustin, en perdre un autre avec l'Indien Somadeva. Contrairement aux grands groupes, notre chance est de pouvoir n'avoir pour loi que le goût et le hasard. »

Propos recueillis par Florence Noiville

Jeunesse à l'appétit d'ogre

Pour sa quinzième édition, la Fête du livre de jeunesse de Saint-Paul-Trois-Châteaux avait une faim de loup. Rien que de très logique quand on sait que la manifestation organisée par le SOU des écoles laïques de la petite bourgade de Drôme provençale avait élu pour thème cette année « J'ai peur et j'aime ça ». Mais cet appétit d'ogre n'avait rien de terrifiant, car si le salon a encore grignoté un jour du calendrier, c'est à la demande des enseignants des écoles maternelles et élémentaires qui eurent droit à une journée professionnelle spécifique. Composée d'une séance plénière et d'ateliers pratiques, cette rallonge, plébiscitée de fait puisqu'il fallut refuser des candidats sous peine de compromettre les exercices d'application, est un nouveau défi pour un rendez-vous saturé en l'état actuel, qui a l'intelligence de ne pas vouloir grandir à tout prix.

Les désormais traditionnelles distinctions, qui ont la singularité d'être décernées par les plus jeunes jurés qu'on puisse imaginer – si le Sésame, soutenu par le Crédit agricole Sud Rhône Alpes et gratifié de 5 000 F, est désigné par des collégiens de quatrième, le Pitchou, deux fois mieux doté, récompense le choix des « bébés lecteurs » – ont couronné respectivement Christian Leh-

mann pour *No pasaran, le jeu* (Ecole des loisirs, « Médium ») et Bénédicte Guettier pour *Le papa qui avait 10 enfants* (Casterman).

Rejoints par le parrain de l'édition 99, l'écrivain René Frégni, et son invité d'honneur, l'auteur-illustrateur Yvan Pommaux, mais aussi Virginie Lou ou Bruno Heitz, venu en voisin, les nombreux participants eurent bien du mal à profiter des expositions proposées au public : les somptueux masques et costumes de scène du groupe Démons et Merveilles, la « Rétrospective à quatre mains » d'Isabelle Chatelard et Stéphane Girel, ou le malicieux parcours à travers les bouilles, billes, bobines et trombones de Christophe Besse. Avec plus d'audace encore, les responsables de la manifestation avaient mis l'accent sur les « artistes créateurs de livre unique ». Ainsi la presse à poing du Petit Jaunais, l'atelier de typographie et linogravure de Philippe Devoghel et Quentin Préaud ou les captivantes idées-livres de Pavupapri, signature commune de Cécile Gambibi et Stéphanie Ferrat, accompagnaient harmonieusement les retrouvailles heureuses avec Lo País, Grandir, Le Sablier, Cric et Criquet, Pluie d'étoiles ou L'Atelier du poisson soluble.

Ph.-J. C.

AGENDA

● **DU 12 AU 14 FÉVRIER. MISÈRE.** A Paris, organisées par les éditions Quart Monde, les 12^{es} Journées du livre contre la misère seront l'occasion de rencontres, expositions et débats (Cité des sciences et de l'industrie de la Villette, 30, avenue Corentin-Cariou, 75019 Paris).

● **LE 17 FÉVRIER. POÉSIE.** A Paris, la Bibliothèque nationale de France organise, sur le thème « Un siècle de poésie », une présentation par Lionel Ray intitulée « L'ordre et l'aventure », suivie d'une table ronde avec Michel Deguy, Jacques Roubaud et Jude Stéfan (à 18 h 30, BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris, tél. : 01-53-79-59-59).

● **LE 18 FÉVRIER. STRINDBERG.** A Paris, le Centre culturel suédois organise, en collaboration avec les éditions Viviane Hamy, une rencontre avec Elena Balzamo qui vient de publier *August Strindberg : visages et destin*, à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de l'écrivain (à 20 h 30, Centre culturel suédois, 11, rue Payenne, 75003 Paris).

● **LE 14 AVRIL. FEMMES.** A Paris, lors d'un dîner festif orga-

nisé à La Coupole pour célébrer la date anniversaire de la mort de Simone de Beauvoir, seront remis deux prix. La Ligue du droit des femmes organise en effet un concours de création sur le thème : « On ne naît pas femme, on le devient ». Ouvert – jusqu'au 15 mars – à toute personne âgée de seize à vingt et un ans, il comporte deux catégories : « Ecriture » et « Arts ». Les dix premières contributions – sélectionnées dans chacune des deux catégories – seront publiées sur Internet (renseignements auprès de la Ligue du droit des femmes, 54, avenue de Choisy, 75013 Paris, tél. : 01-45-85-11-37).

LIVRE ÉPUISSÉ

Service de Recherche
Gratuit et sans engagement de votre part

frontispice

Boîte Postale 177
75224 Paris cedex 05
Tél : 01 40 12 05 36
Fax : 01 40 12 06 04
www.galaxidion.com/frontispice

LIVRE ANCIEN

Rien ne va plus.
Alors tout va drôlement bien...



de l'Académie française

Casimir mène la grande vie

folio

LÉON WERTH
CLAVEL
SOLDAT

« Léon Werth
s'attaque à
la guerre de 14.
Dévastateur. »

ANDRÉ ROLLIN
Le Canard enchaîné

ÉDITIONS
Viviane Hamy